

LES SOIRÉES DU DIVAN

1



PASSANTES

par

EUGÈNE MARSAN



PARIS
LE DIVAN

37, Rue Bonaparte, 37

—
MCMXXIII

Du même auteur

Amazones, 1922. – (Collection des Amis d'Edouard, chez Champion.) –
Hors commerce.

SOUS PRESSE

Les Cannes de M. Paul Bourget, et le Bon Choix de Philinte. (Le Divan.)
Chronique de la Paix. (Nouvelle Revue française.)

POUR MÉMOIRE

SANDRICOURT. *Au pays des Firmans*, 1906 ; *Les Cannes de Paul Bourget*, 1909. – *Epuisé.*

TRADUCTION

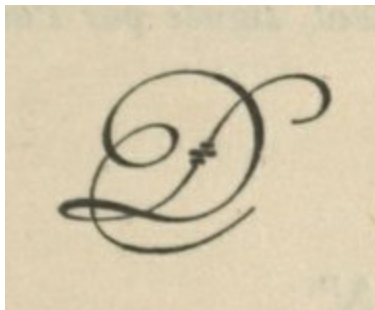
Le Fascisme, de l'italien de Gorgolini. Préface de Mussolini et de Jacques Bainville. (Nouvelle Librairie Nationale.)

LES SOIRÉES DU DIVAN

PASSANTES

par

EUGÈNE MARSAN



PARIS

LE DIVAN

37, Rue Bonaparte, 37

MCMXIII

Il a été tiré de cet ouvrage

Sur Japon impérial : 15 exemplaires marqués, dans l'ordre, des lettres de l'alphabet (A à O), et deux exemplaires hors commerce ;

Sur vélin de Rives : 100 exemplaires numérotés en chiffres romains (i à c), et dix exemplaires hors commerce ;

Sur bel alfa bouffant : 800 exemplaires numérotés (1 à 800), et cinquante hors commerce.

Les japons des "Soirées du Divan " comportent chacun une page du manuscrit original, signée par l'auteur.

N° ..

Dédicace

A HENRI MARTINEAU

En souvenir de P.-J. TOULET

Les voici, bourreau, vos Passantes.

Il paraît que ces notes ont été imitées par plusieurs. C'est bien de l'honneur qu'on me fait.

Ces notes, et d'autres de la même veine, qui sont à recueillir, et que le Divan a publiées depuis dix ans. Il s'agit de ces entretiens où j'ai été aussi attentif aux silences qu'aux paroles de l'amour, où j'ai voulu transcrire moins les propos explicites que le monologue intérieur de l'amant, lorsque sa maîtresse l'exalte, lorsqu'il la compare, quand elle l'ennuie ou qu'il se souvient.

J'avais toujours rêvé de présenter les petits livres dont voici le premier à P.-J. Toulet. Car sans lui j'aurais regardé les belles des mêmes yeux, je n'en aurais pas parlé tout à fait de la même manière. Lui savait concilier le génie français pondéré et cette inquiétude d'une âme frémissante, susceptible, chaleureuse, et tour à tour fascinée ou déçue.

Mais il dort à présent dans la terre de Guéthary, contre l'église, en regard de la mer. Il avait pu mesurer par avance la place qu'il y tiendrait couché... Et nous ne pouvons plus évoquer qu'une Ombre, heureux si nous pouvions croire que les signes lui parviennent de notre gratitude et de notre dévotion.

Votre ami,

E.M.

Avertissement

Le héros de roman qui parle ici à la première personne s'appelle Sandricourt, Olivier Sandricourt.

Passantes

Fiction, en préambule

Dans *la Double méprise*, lorsque Darcy retrouve mariée sa Julie, qu'il a à peu près oubliée, ils sont très émus. Tout son air de grande dame cache mal son trouble, et lui, sous l'écorce du dandy, il sent bouger tout à coup le noble sang de l'adolescence.

Mérimée décrit le costume de Darcy, ou plutôt il le loue en ces termes : « Il était très simplement habillé, avec cette élégance qui indique en même temps les habitudes de la bonne société et l'indifférence sur un sujet qui occupe les méditations de tant de jeunes gens. » Vous vous rappelez que c'était un grand diable pâle, dont les traits « exprimaient le calme, mais un calme qui semblait provenir moins d'un état habituel de l'âme que de l'empire qu'elle était parvenue à prendre sur l'expression de la physionomie. » Des yeux profonds, des tempes agrandies, une bouche retouchée par l'amertume. Reconnaissez l'homme qui pense avoir tout vu du carnaval du monde, et ne s'y fie plus. Un malheureux petit lion qui a léché ses blessures et se redresse.

Lorsque Darcy rapporte l'histoire de la belle esclave délivrée, qu'on allait jeter à la mer, il dit que son bourreau qui la gardait, tenait dans sa main une

espèce de vilain coutelas. « Un ataghan », précise Chateaufort, qui a lu. « Un ataghan », confirme Darcy, et il sourit. Il avait évité le mot exprès.

Un accident lui livre Julie dès qu'il la revoit, sept ou huit ans après qu'il l'a laissée jeune fille. Dans la voiture il commence par être ému, encore ému, mais il devient de plus en plus correct, à mesure qu'il devrait être plus heureux.

Elle a voué sa vie, tandis qu'il pense à arranger une belle liaison qui durât tout un été. Et Julie, à quelques jours de là, Julie qu'il croit facile, qu'il se félicite de n'avoir pas épousée jadis, va mourir de honte et d'amour étouffé.

Ainsi, le plus grand bonheur qu'un homme puisse connaître, qui est d'être véritablement aimé, lui échappe, parce qu'il a lui-même manqué d'ardeur, de confiance, ou de naïveté. Il se croyait bien fort, bien libre, et le souvenir de sa pauvreté l'avait armé d'une fausse sagesse. Si seulement il avait suivi la règle du jeu, s'il n'avait pas triché, s'il avait fait les serments d'usage, le lendemain il était comblé, il découvrait ce pactole : un cœur entièrement donné.

Julie est morte faute d'avoir entendu quelque grand mot que l'autre aurait dû prononcer, doublement fortuné s'il y avait cru, – au lieu de l'assassiner.

Mais il a ignoré à la fois le bien qu'il perdait et son crime ou sa faute. Julie morte, M^{me} Lambert lui dit : « Quel dommage que vous fussiez trop pauvre pour elle quand elle s'est mariée. » Vous vous rappelez que Darcy sourit encore, on ne sait comment, sans répondre...

Secret des âmes, mondes clos qui n'échangent que des lueurs.

L'Inconnue

Je vous voyais pour la seconde fois de ma vie. Je ne sais rien de vous, pas même votre nom. Ai-je seulement entendu votre voix ? Et je vous retrouve, avec le même battement de cœur.

Il y a des minutes qui ne comptent pas soixante secondes. Mais nous avions attendu peut-être une demi-heure, ou davantage, lorsque le service interrompu reprit et que trois grandes voitures vinrent briller sur la place.

Le mouvement de la foule nous avait mis tout près l'un de l'autre et je voyais sur sa nuque découverte une légère mèche remuer, toute gonflée d'air.

Comme j'ai craint de vous perdre ! Ainsi qu'il arrive aux fils d'Adam tout mon plaisir tenait à un numéro d'ordre.

– 880... 86... 87.

Pour ne point la quitter, j'avais laissé passer mon tour (comme un potache). Le sien était venu. La voiture toute pleine allait me laisser là. Mais j'ai fendu la presse :

– 885 ! J'ai cru que vous appeliez les sept cents.

Elle n'a pas pu ne pas sourire. – *Gioia !*

La grande machine de cristal et de fer glisse sur les rails et nous secoue sans ménagement, debout que nous sommes dans l'étroite cage de l'arrière.

Je me raidissais pour n'être pas jeté contre elle.

A la faveur de ce dur roulis qui vous pliait à chaque instant la belle taille, ma main ne cherchait pas à rencontrer la vôtre, et lorsque vous la bougiez un peu, cette main à demi refermée sur la rampe brillante, c'était comme si vous m'aviez touché... Une autre m'aurait trouvé moins timide. Dans ce va et vient, il ne tenait qu'à nous (pour parler comme Brantôme) de faire un semblant de *fricarelle*. Mais vous !

Vous le savez bien, je ne vous dirai jamais que je vous aime. Jamais je ne vous parlerai...

Bien des choses ont changé, même vous, un peu. Je vois vos yeux, je vois vos mains, je vois votre bouche. L'électricité me donne aujourd'hui tout le détail de votre visage. Vous portez un couvre-chef tout mignon, et vous vous coiffez autrement, avec cette « chienne » que vous n'aviez pas. Mais je n'oublie pas vos bandeaux.

Vous rappelez-vous ? N'était-ce pas à la même heure ? Mais au lieu de ce ciel blême et compact, un soir de septembre. Assise loin du pauvre quinquet d'alors vous vous êtes levée pour venir à la lumière. Mais lisiez-vous ? Vous tourniez bien vite les pages de votre livre. Vous leviez souvent la tête... Ah ! distraite, comme tout le monde, j'ai toujours nié que l'amour pût naître du premier regard. Et pourtant ne vous ai-je pas aimée en vous voyant ?

A présent, nous sommes moins enfants tous deux. Qu'avez-vous fait en deux ans ? Que vous est-il arrivé ? Vous n'êtes déjà plus la jeune fille qui n'a pas de souci. Est-ce que vous auriez souffert ?

Votre grand chapeau vous irait mieux que jamais.

Ne mentez pas maintenant. N'affectez pas cette haute indifférence. Malgré vous vos yeux me disent que vous n'avez pas oublié. D'ailleurs, faites ce que vous voudrez : raidissez-vous bien, avancez votre lèvre inférieure (le baiser d'une boudeuse) et pour mieux me signifier votre mépris, serrez les paupières, avec un air de volonté.

Toutes vos façons me flattent, car :

1^o Si vous ne m'aviez distingué, les feriez-vous ?

2^o Si je vous déplaisais, vous donneriez-vous la peine de me le marquer, discret comme vous me voyez.

Et enfin, je vous défie de faire quoi que ce soit dont je ne sois profondément charmé. Il est sûr que je perçois un fluide émané de vous et que j'en suis fasciné.

Comme l'alouette au miroir. Mais vous ne me voulez point de mal.

Ne remettez-donc pas, voulez-vous ? ce gant que vous maniez, incertaine... Je n'oublierai pas non plus ce parfum que j'ai eu de vos cheveux quand le mouvement de la voiture a porté votre front si près de moi. Rien ne m'a jamais plu comme la courbe de votre menton, l'ombre et le dessin de votre chevelure. Et le regard de vos yeux bleus et gris me donne regret de la vie que j'ai eue.

La personne qui vous accompagne, votre parente sûrement, vous ressemble, quoique laide... Une variation sur votre visage, ici ou là quelques millimètres, et, vous pouviez rester belle, vous ne m'auriez pas bouleversé.

Vous avez le front doucement bombé, le sourcil léger mais dessiné, la bouche sinueuse, et l'ombre de la joue meurt sur le coin de votre lèvre. Vous faites penser à la comtesse Waldegrave (dans le tableau de Chantilly) ayant la même joue et ce même coin de bouche. Mais sa lèvre supérieure avance un peu ; chez vous, c'est l'autre, lorsque vous voulez, par

contenance, faire la dédaigneuse. Et le vôtre me plaît mieux que le nez aquilin de la belle Anglaise. Droit, aux narines un peu charnues, il vous fait une tête italienne et qui rappelle un personnage de Botticelli dans l'une des fresques de la Sixtine. Jeune homme bien mis qui porte avec désinvolture son riche manteau, il montre son profil droit et rit. Mais l'œil doit être noir et vous n'avez pas sa superbe, vous, rêveuse, dont me plaît tant la gravité.

Les Épingles

Elle dansait aux lumières du bar, relevant une jupe brillante et sombre sur une mince jarrettière ornée de petits boutons de rose.

Dodue, en bonne santé et en bon point, avec un regard assez dur, en dissentiment avec le menton grassouillet.

Quand on connaissait l'histoire de sa vie, l'on savait que si elle n'avait pas un certain jour manqué son train, à la gare Saint-Lazare, elle aurait fait une excellente petite bourgeoise dans la banlieue. Elle ne paraît pas soupçonner qu'elle aurait trompé son mari.

Elle est tirée à quatre épingles. Elle ne s'abandonne pas. Rien n'est plus méthodique que sa galanterie. Mais comme elle est très ignorante, elle boit trop de liqueurs et mange trop de pain.

Sous son corset, un petit ventre. C'est dès que j'y pense, sa petite bouche ouverte au fard un peu craquelé, et la veine qui se dessinait sur sa main appuyée. Rêverie. Fragilité. Douceur. – Une quenouille de chanvre, nouée de soie floche.

Si j'ose songer à elle en votre présence, c'est qu'elle m'a tendrement aimé cinq minutes. Ensuite elle n'en revenait pas, moins étonnée qu'attendrie. Et c'est, pardonnez-moi, une espèce de ressemblance qu'elle a avec vous, qui ne m'embrasserez jamais.

Si je suis inconstant ? Les femmes n'ont souci que du bien-aimé, (comme du moins nous nous plaisons à le croire), et nous, la manie de comparer nous point. Notre nouvel amour appelle les souvenirs, que le hasard conduit.

Quand vous respirez plus profondément ou que vous avalez un peu de salive j'ai le cœur serré de ce mouvement qui déplace à peine vos traits, gonfle un peu votre cou, soulève votre poitrine et se perd en vous.

Belle comme je vous vois, si vous deviez jamais vous donner à moi (je me parle à moi-même) vous garderiez pourtant un dernier linge. Si cet amour imbécile m'est venu de votre forme et de vos traits, il désire moins en jouir que de se fondre en vous, être avec vous frappé d'une seule commotion, où l'idée du plaisir n'aurait presque plus part.

Vous vous approcheriez, grandie par la blancheur. Vous auriez la tête un peu penchée, comme à présent, et vous me regarderiez profondément, avant de fermer vos bras sur moi.

Il est vrai que ces amours glorieuses se croient, au fond, tout permis, tant leur pureté nous semble incorruptible. Vous en viendriez vite à ne plus craindre de me laisser voir à votre taille cette fronce menue que laisse le corset.

Tandis que je devais sourire, non de ces étonnantes pensées, mais du mot *chemise*, vos cils ont battu d'inquiétude. Pourrai-je un jour vous expliquer ?... Peut-être sera-t-il plus sage de me taire, quoi qu'il arrive. Car si l'idée ne peut que vous toucher ou, d'aventure, vous prouver que vous aviez plus d'imagination que ce sot amant, le mot, n'est-ce pas ? vous choquerait.

Les femmes ont peur des mots, d'abord. Si nous devions jamais rire ensemble de ces choses, je vous ferais remarquer que les auteurs de romances et les écrivains pornographes sont tenus au même vocabulaire.

J'ai beau me moquer !... Vous allez descendre au second arrêt après ce pont sur la Seine. Et vous qui étiez là devant moi, vous ne me serez plus rien qu'un souvenir. Vous irez dans une maison où je n'ai pas le droit d'entrer, vivre pour des gens que je ne connais pas, que vous aimez.

Au premier regard que j'ai eu de vous j'ai bien vu tout ce que vous pensiez et que vous aviez peur de m'entendre vous parler. Vous n'auriez pas eu plus de force que moi-même et vous souffririez aujourd'hui de votre destin changé. Mais vous voyez que je me tais et ne bouge. Il faut seulement qu'un désordre fou règne entre les mondes et les êtres, puisque vous n'êtes pas ma femme, à jamais dans les siècles.

Du moins, regardez-moi...

Et, si vous pouviez, penchez une dernière fois la tête devant cette lampe, que je voie dans le lobe de votre oreille rougir votre sang.

*Dictes moy ou, n'en quel pays
Est Flora, la belle Romaine ?*

Reflets des lumières dans le fleuve. Regardez-les donc. Et Baudelaire, que j'avais oublié : « *Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?...* »

Le Diapason de Carmen

Mérimée raconte qu'à son premier rendez-vous avec don José, Carmen porta, dans la chambre close, des gâteaux, des *yemas*. Elle les jetait en l'air, les écrasait contre le mur.

Je sais ce que c'est. Une chatterie espagnole, ronde comme un jaune d'œuf, et il y en a de deux sortes, à l'œuf justement, et au coco.

Je n'ai jamais pu condamner tout à fait dans le secret de mon cœur don José, lorsqu'il lève son couteau sur Carmen. Il pense : « Après tant de noirceurs, voici la dernière : elle veut encore la perdition de mon âme. » Elle ne lui laisse aucun recours. S'il y manque, elle va le traiter de lâche.

D'autre part, il faut comprendre comment Carmen a fui la terrible passion de don visage, jusque-là qu'on a le goût de vous surnommer Alceste. C'est pourtant le bleu et le violet qui chargent vos tempes, le raisin et l'hyacinthe.

Quand vous étiez un enfantelet et que vous dansiez comme une bouteille entre les flots, c'était à côté, pays de sable. La lumière du soir confondait la plage et l'océan, si bien que leur frontière échappait au regard dans un miroitement. La mer était fréquentée par les voiliers, les trois-mâts et les goélettes. Ils venaient de Norvège, avec une cargaison de planches dont les veines sentaient bon, ou bien ils ruisselaient, chargés de glace translucide.

Vous n'étiez pas si belle qu'aujourd'hui.

Je vous ai vue, quand vous touchiez l'eau, toute peinte sur le firmanent. J'ai vu que, tracée au compas, la ligne de l'horizon vous arrive à la taille.

Courez à votre cabine, faites couler l'eau douce sur tant de sel qui gercerait et reve-parti plus qu'il ne conviendrait pour don José. Le jury de la Seine. Son rival a toujours du ventre.

Si vous rencontrez jamais une Carmen et que vous la reconnaissiez à temps, tâchez d'être plus fort qu'elle.

Surtout, soyez gai.

La Silencieuse

Trois gamins menés par deux femmes, dont l'une est belle. Elle laisse sa compagne diriger, gourmander la petite troupe. Elle, c'est une reine silencieuse.

J'ai jeté sur elle un regard involontaire, qu'elle m'a rendu de la même façon. C'est ainsi que peut naître, dans les cœurs humains, le feu.

Sa compagne venait de donner aux enfants un ordre : « Ne marchez pas si vite. Ne vous éloignez pas trop. »

Elle a répété : « Ne marchez pas si vite.

Ne vous éloignez pas... »

Pour faire entendre sa voix à l'inconnu qu'elle ne reverrait jamais.

La Sotte

La dame sur sa chaise, qu'elle aurait été belle dans l'ombre des arbres pleureurs, accoudée, l'ombrelle traversant les barreaux, et le regard fier sous le tricorné !... On voyait trop qu'elle n'aurait pas dérangé pour un empire tout ce La Gandara.

J'ai appris par hasard que vous n'aviez pas entendu prononcer le saint nom d'Illion. Vous ne saviez pas du tout ce que c'était. Cela d'ailleurs n'aurait pas tiré à conséquence, si vous n'aviez pas été si façonnière. Mais à quoi vous sert donc votre face-à-main magnifique ? Lorsque l'on est logée comme vous, et tant de beau linge à son lit, je vous jure qu'il vaut mieux avoir lu Homère et s'en souvenir. Un peu.

Sourire

Dans l'ombre du grand chapeau d'une brillante paille noire, vos yeux d'un bleu métallique, depuis combien de temps les aviez-vous sur moi ? J'ai bien dû vous regarder à mon tour. Pourquoi donc vous êtes-vous mise à sourire ?

Nerveusement, parce que vous ne teniez pas d'aise ? Ou bien quelle est la gêne et la timidité que vous vouliez rompre ?

Les traits de votre visage, ô longue blonde un peu trop mince, les traits de votre visage en sont devenus trop aiguisés pour mon goût.

O ironie, que la volupté est ombrageuse ! Mais qui donc est restée sotte à en pleurer ? Qui donc mordait jusqu'au sang ses belles lèvres ?

Le Regard

Cette autre avait un chapeau de velours noir, avec une couronne de géraniums. Un tailleur noir ouvert sur un gilet de piqué et des bas blancs. Ils dessinaient les plans de la jambe nerveuse, la délicate cheville. Pour le visage, une merveille de nacre, avec une petite bouche pourpre, le front à demi caché par les cheveux, un châtain clair sans pareil. Les yeux gris, peut-être un peu bleus. Et des perles à son cou.

Elle avait aux épaules certain petit renard qui, joint aux fleurs de la coiffure, corrigeait son élégance d'un soupçon de province. Juste assez, Parisienne, pour que l'on vît bien que vous ne viviez pas dans le quartier des Galeries Lafayette, mais quelque part du côté de la rue Vaneau.

Vous n'étiez que finesse et fragilité. C'est pour des êtres comme vous que l'amour subtilise et que si l'on passe jamais de l'aveu au baiser, ce ne peut être que sans le dire. (En nommant les étoiles du ciel.) Les doctes savent qu'ils ne trouvent qu'en France cet air d'un XVIII^e siècle honnête, au milieu des grâces modernes. Le menuet d'Exaudet...

Et c'était, si j'ose l'écrire, en tramway.

Monte un Chinois. Les cheveux sans natte forment sur la tête ronde une noire calotte. Ses vêtements sont entre l'Europe et l'Asie. Dans la toile bleue de nos métallurgistes, une petite blouse asiatique a été taillée, et des pantalons trop courts, avec un liséré blanc. Le pied diabolique est serré dans une pantoufle de velours à semelle de feutre. Et, bizarre, le monstre a osé lever les yeux sur vous.

Si vous aviez opposé jusque-là de grands airs bien fermés à ma contemplation, vous savez de quel regard vous m'avez alors enchanté.

Telle, sur les bords du Colorado, la belle *girl* regarde le *cow-boy* à travers la dernière fumée du combat, tandis que les Peaux-Rouges disparaissent à l'horizon.

Il est vain de parler...

Perle

Perle chantait, au piano :

Ah ! pour avoir les fill' ! il faut les demander Il faut être soumis et savoir bien parler (bis)

– Ah ! soupire Sandricourt, il y en a, dans le nombre, que j’ai oubliées, ce que je n’aurais pas cru possible. Mais j’avais toujours en effet l’air de la soumission.

Un ciel plein, sans aucune déchirure, d’un seul tenant. Ce n’était qu’un nuage. Cependant, à défaut de son disque, la lumière de la lune y transparaisait et l’espace n’était point noir entre le ciel et la terre, mais d’un gris rosé où les arbres et les rameaux parvenaient à se détacher un à un. Comme des veines.

– O Perle, Dame de mes pensées. Saurai-je un jour comprendre ce langage impénétrable, les regards de Perle ?

La Lampe

Tout ce que je voyais d’elle, c’était son cou entre la fourrure et les cheveux, parce qu’elle avait la tête penchée. Elle faisait des mines à son amoureux...

Capitaine de vingt ans, que vous étiez gentil et doux ! Sans la guerre, qui vous a donné ce bel uniforme, qui vous a fait cette belle poitrine chargée d’honneur, qui a mis à votre manche cette légère ficelle d’or, et dans votre âme tant de courage, vous en seriez encore à rêver comme un collégien. Au lieu de promener une femme à votre bras, avec l’assurance du vainqueur.

Partez en paix, cher page. Vous voyez bien qu’elle ne pense qu’à vous.

Je n’ai pas même vu son profil. Je sais seulement qu’elle est toute menue et mordorée de robe et de teint. Sa fourrure est assortie. Je sens contre mon bras la chaleur du sien et, je suis sûr, sans savoir du tout pourquoi (sinon

qu'elle est un peu vaine) je suis sûr, à peine serez-vous parti, qu'elle tournera très vite la tête.

Eve, vous savez...

Partez tout de même, grand fou. Ayez confiance.

Et vous, curieuse, voilà, vous m'avez vu. Et vous m'avez fait tristement songer à toutes celles que j'ai moi-même laissées, sans penser qu'elles pourraient donner un seul regard à un autre homme. Vous m'avez jeté dans une belle mélancolie, avec votre clin d'œil comme un éclair !

Même je vous ai vue de face, puisque vous le vouliez. Si peu que rien, assez pour me rappeler longtemps que vous avez, dans les yeux bruns, un regard inquiet, que votre nez est fin, que vous avez tendre la bouche... Nous ne sommes pas dans une île déserte : j'ai considéré que vos cheveux faisaient à gauche et à droite de votre nuque des houppes, et j'ai plongé dans mon journal.

Vous n'avez pas du tout dégénéré depuis le Paradis perdu. Vous vous êtes mise à lire par-dessus mon épaule. Il n'y a pourtant plus de communiqué. Je n'aurais eu qu'à lever brusquement la tête et je vous prenais en faute. Mais vous saviez bien que je n'aurais garde. Où preniez-vous tant d'assurance ? Ou si vous sentiez le charme que je ne pouvais rompre ? J'attendais, au contraire, sans ostentation, pour tourner la feuille pliée, puis la page...

Comme si nous avions vécu sous la même lampe.

Chanson : « *Ce sont des choses qu'un homme n'oublie pas.* »

Jeune Fille

Deux jeunes filles qui jouent *le Baiser* de Banville. Elles ne sont pas à leur aise. Celle qui, représentant la fée, avait à contrefaire la vieille, ne parvenait pas à altérer dans son capuchon le cristal de sa jeune voix. Et tant d'inexpérience commençait à gêner, lorsque recevant le prodigieux baiser de Pierrot, elle rejette le vexant simulacre et paraît, blonde, de blanc vêtue, diamantine, pareille à un bouton de rose enveloppé d'argent souple.

Elle tenait un peu penchée sa tête sur l'épaule droite, avec un air de défi, d'attente et d'enivrement.

– Avez-vous pu croire que j'étais cette vieille ?

(Heureux, Seigneur ! lorsque vous serez seule avec lui, l'homme que vous aimerez.)

Amérique

Elle, une jatte de lait, avec une goutte, à peine, de teinture d'iode... Et, de la tête aux pieds, une perpétuelle ondulation. Animée du plaisir qu'elle a tandis qu'il la regarde, est-ce qu'elle ne va pas se lever pour le caresser à la face du monde ?

Il a sur la tête un chapeau de Locke, il est habillé d'un léger manteau sombre qui le dessine, l'on entrevoit le noir vêtement du soir, la petite cravate de faille rigide sous le foulard gris d'argent. Le même homme, dont les poulains qu'il dressait se cabraient entre ses étriers de bois. Un lord n'est pas plus sobre.

Vont-ils pas se mettre à danser un tango ? Ils se font des yeux de velours. Elle les a verts, du vert frais des olives mouillées.

Petite Minerve de Buenos-Ayres (mais folle) je vous nommerai Pastora, en souvenir de cette Andalouse de mon enfance, qui avait les mêmes mouvements, – o rivages de la mer ancienne ! Ils sont mêlés chez vous des grâces d’ici que vous avez apprises. Et l’on chantait sur son passage :

*Où vas-tu en châle de Manille ?
Où vas-tu en robe chinée ?*

Mais non pas moi qui n’étais hardi que pour l’embrasser tandis que nous étions seuls, au lieu de jouer, la grande...

Vous portez sur votre tête, en turban, le cachemire de M^{me} de Staël et, sur votre charmante poitrine (encore qu’un peu basse), la même écaille qu’en bracelet à votre poignet.

Dans cette langue qui a le même mot pour dire *singe* et *gentil*, vous vous êtes écriée soudain :

– *Mono !*

Et, traduisant du parisien, il vous a répondu : « *Gatita !* »

Il est bien vrai que vous ressemblez à une jeune chatte, d’une seule couleur.

Je vous en prie ! Ce n’est pas ici la pampa. Ni, si calme, la huerta que vous regardiez le soir, balancée par l’un de ces fauteuils que les Espagnols nomment dans leur langue des berceuses et les Français des rocking-chairs...

Paris versicolore !

L'Amour mouille

Il n'y a pas de prose que l'Amour ne relève. Il n'y a guère d'amour que les paroles ne trahissent. Témoin, ce dialogue à trois personnages, dont une dame. Il pleuvait.

– Que vous êtes mouillé, M. Sandricourt.

Une fois de plus, je fis semblant de prendre à la lettre des mots qui n'étaient pas les premiers, – comme les mathématiciens.

Mais l'autre, le troisième, assez commode pour une fois, et vieux, ce qui l'excusait :

– Moi aussi, je suis mouillé, ma petite dame. Quand il pleut, c'est pour tout le monde, hé ! hé ! la petite dame.

L'Imparfait du subjonctif

L'un de mes amis avait une maîtresse adorable. On l'appelait Tio.

Elle avait observé qu'il y a des subjonctifs de plusieurs sortes, en *asse*, en *usse*, en *isse*, qu'il n'y en avait point en *osse*. Et elle disait : « Je voudrais que tu me *chantosses*... »

Ainsi elle nous singeait tous parce que nous étions un peu pédants, sans nous en apercevoir ou pour faire pièce à nos contemporains. Du reste, elle nous aimait bien.

Comme elle parlait d'un air aérien (et elle était danseuse à l'Opéra) l'on pensait que l'on aurait beaucoup donné, Ingres, s'il revenait, pour peindre son cou renversé, et nous pour mettre un baiser sur l'agréable bouche, dans le moment qu'elle prononçait cet o charmant.

Os, oris, la bouche... D'où : adorer.

Les Épingles

Elle dansait aux lumières du bar, relevant une jupe brillante et sombre sur une mince jarretière ornée de petits boutons de rose.

Dodue, en bonne santé et en bon point, avec un regard assez dur, en dissentiment avec le menton grassouillet.

Quand on connaissait l'histoire de sa vie, l'on savait que si elle n'avait pas un certain jour manqué son train, à la gare Saint-Lazare, elle aurait fait une excellente petite bourgeoise dans la banlieue. Elle ne paraît pas soupçonner qu'elle aurait trompé son mari.

Elle est tirée à quatre épingles. Elle ne s'abandonne pas. Rien n'est plus méthodique que sa galanterie. Mais comme elle est très ignorante, elle boit

trop de liqueurs et mange trop de pain.

Sous son corset, un petit ventre. C'est un charme de surcroît pour le moment. Sa peau n'est pas si fine, bien qu'elle use de la pierre ponce à s'en griffer.

Elle ne cesse pas de danser. La vivacité est dans son programme. Plus de coquinerie que de véritable feu. Elle se veut encore *agaçante*, en ayant passé l'âge de quatre ou cinq ans.

Et je trouve enfin, seconde inclination, comment elle va me plaire. Pour voir si, le matin, elle ne perd pas un peu de sa belle assurance, s'il ne lui vient jamais un air d'incertitude, de fatigue et d'anxiété.

Apprentissage

Surtout, vous ne demanderez pas de langouste. Mais non plus vous ne ferez pas mine de vouloir débiter par un potage. Demandez des huîtres. C'est le juste point. Vous ne ferez pas non plus semblant de vous plaire à l'eau minérale.

Le gros brillant de votre doigt, vous ne le ferez pas scintiller comme un bouchon de carafe. Mais, non plus, vous n'aurez pas l'air de l'avoir volé. – Vous avez beau faire : vous êtes encore nouvelette.

Je ne crains pas que vous vous teniez mal. Soyez gaie, c'est le plus difficile. Si vous prenez cet air de petite dame en visite, je trouverai moyen de vous faire boire à la fin de la chartreuse verte. C'est alors que vous ririez

trop haut. Et que l'on vous verrait sursauter comme un petit chat malappris...

Tempête d'été, quel plaisir !

Ressemblance

Comment faire ?

Si je parle de ses parents d'abord, je vous dégoûterai d'elle, qui était belle à faire soudain battre le cœur. Cependant, telle est l'idée principale. La Beauté choisit au hasard son germe.

Il avait une trop longue face olivâtre, je n'insiste pas ; son épouse, une figure à la fois maigre, ou ratatinée, et ronde, ou carrée. Il était grand, dégingandé, son épouse presque naine.

Et la douce qu'ils montraient fièrement, leur jolie fille qui leur ressemblait, avait un délicieux visage d'un ovale parfait, et brun-rose. Les yeux noirs en amande, vifs et obliques, des épaules d'albâtre, des cheveux d'ébène. Je m'aperçois que la description d'une beauté est difficile et qu'il avait raison, Casanova, la plupart du temps, de se contenter de quelques épithètes, en se récriant.

Celle-ci avait ce corps onduleux, et plein toutefois (*la hanche basse*, c'est-à-dire, j'imagine, libre et dénouée) qui est généralement loué dans les Romans de la Table ronde. Tenez, elle ressemblait, mais vraie femme, au

Saint Jean-Baptiste de Léonard. Le grand cou souple était embelli des trois sillons de la déesse.

En outre, jusque sous les yeux de l'autorité rébarbative, je lui plaisais : quelle innocente ! Mais cela même ne me ferait pas mentir, ni l'orgueil, ni le ravissement.

Les Soleils

Le soleil dans les yeux, vous êtes ébloui. Et s'il y en avait trois.

Tout à coup.

La première, Junon en personne, descendue du ciel, la chevelure encore enflammée, marbre vivant balancé sur terre par un rythme divin.

La seconde, une Française, c'est à dire encore une plus grande merveille, où le chiffon de dentelle et de soie n'est pas la moindre beauté ni la plus douce. Brune, mais de teint clair. Le nez aquilin, la lèvre mauve. Sa tête d'hirondelle attendait la poudre.

Et la troisième, enfin, la troisième, était une adolescente dans les grâces et la fleur, avec un visage duveté, à fossettes, et doré, comme en ce portrait supposé la belle

Le Bonnet

Laissez que les galets vous blessent un peu à travers le peignoir.

Oubliez-les en m'écoutant. Ou songez combien l'arc de votre hanche est joli.

La Vénus de la collection Morritt tourne le dos, comme vous, boudeuse, et votre visage est plus fin que le sien, en dépit de Vélasquez, dans le miroir de l'Amour. Vous rappelez encore les deux gisantes de Goya, cette même Espagnole qu'il peignit sans voile ou parée d'une robe flamande.

Non, ne touchez pas de la main votre bonnet bigarré. Il va bien. Même il vous serre un peu la joue. C'est afin que la moue de votre bouche paraisse comme votre mère vous l'a donnée, telle qu'on ne sait si vous êtes fille adolescente ou femme ou naïade.

Rien ne sied mieux que ce ruban vert aux mallarméennes rousseurs de votre visage, jusque-là qu'on a le goût de vous surnommer Alceste. C'est pourtant le bleu et le violet qui chargent vos tempes, le raisin et l'hyacinthe.

Quand vous étiez un enfantelet et que vous dansiez comme une bouteille entre les flots, c'était à côté, pays de sable. La lumière du soir confondait la plage et l'océan, si bien que leur frontière échappait au regard dans un miroitement. La mer était fréquentée par les voiliers, les trois-mâts et les goélettes. Ils venaient de Norvège, avec une cargaison de planches dont les veines sentaient bon, ou bien ils ruisselaient, chargés de glace translucide.

Vous n'étiez pas si belle qu'aujourd'hui.

Je vous ai vue, quand vous touchiez l'eau, toute peinte sur le firmanent. J'ai vu que, tracée au compas, la ligne de l'horizon vous arrive à la taille.

Courez à votre cabine, faites couler l'eau douce sur tant de sel qui gercerait et revenez, fraîche, une seconde fois, au milieu d'une buée... Vénus, au sortir de l'onde natale, il lui suffisait de tordre la belle chevelure, elle n'avait pas besoin de porto.

Mais je ne suis pas de ceux qui blâment les filles d'Eve d'avoir ajouté aux beautés de la nature, celles de la grâce et de l'apprêt, où, contraints par les dieux, nous les surmontons.

Dialogue

– Quand le songe de la vie n'a plus de charme, qu'est-ce qu'une robe ?

– Voilà des sentiments, un jour gris, que vous devrez porter sur l'orgueilleuse tombe de Chateaubriand (c'est non loin de Dinard) avec un bouquet. Je comprends que vos mères fussent à la rigueur fatiguées de leur uniforme.

Quand il fallut que les dames portassent une jaquette beige à boutons de nacre : là-dessus une petite capote en violettes.

Une que l'on voyait, vous les aviez toutes vues... Mais, vous, nos contemporaines ? Vous n'avez qu'à trouver, comme les poètes... Vous êtes libre de parer comme vous voulez les grâces comme elles sont de votre corps. Les belles filles de Maupassant, à taille fine et beau corset, ont été détrônées par les princesses nées de l'esprit de Dante Gabriel Rossetti. Mais à présent toutes les beautés sont égales. La jeune femme que le gazon de Chantilly verrait sous le chapeau haut-de-forme de la country-girl dans le

tableau de Reynolds, nous l'aimerions. Elle aurait le visage assez plein, un air de gaîté, des roses naturelles à ses joues, ce n'est plus ce qui nous effarouche.

– Moi, je suis plus mince...

– Et le visage, une rose froissée. Vous ne quittez votre fresque que pour les préaux du lieutenant Hébert. Eh ! bien, le chaperon qu'on voit à l'un des archanges accompagnant Tobie. Ou le bonnet à deux pièces de la Simonette. En l'égayant d'une branchette fleurie ou d'un rameau, pour ressembler à quelque Minerve de la première Renaissance, l'œil troublé. Ou bien, que ne désirez-vous une robe lilas, avec des bijoux verts, toute godronnée, comme la princesse du conte que je vous ai fait, que son serviteur put regarder dormir ?

Discours à la même

Je loue en vous, même immobile, la beauté du mouvement. Chose admirable, pensez-y, qu'il vous suffise de déplacer à peine le bras, l'épaule, la main, pour trahir la nuance de vos pensées.

Qui posait tout à l'heure, replié sous la nuque, votre bras droit, pareil à celui de la *Danaé* de Naples. Vous vous êtes soulevée, confuse, et d'abord vous avez porté sur cet arceau d'albâtre tout le poids de votre être. A peu près comme la belle dame qui représente l'Amour profane. On n'a jamais peint le bras féminin avec plus de bonheur que le Titien. Puis, touchant vos cheveux, et ressemblant déjà à l'une ou l'autre des *Vanités*, vous avez pensé à votre miroir.

Je ne vous verrai jamais les bras de la *Madeleine repentie*, qui est à Florence, repliés sur sa beauté.

Ni cette *Danaé* que je disais, ni l'*Antiope* du Louvre, n'ont tant de hanche que la comparaison doive vous offenser. Songez aussi qu'une variation de la mode peut vous donner le goût d'une beauté plus épanouie et, pardonnez-moi, plus divine.

Alors comme aujourd'hui, la terre n'ayant pas cessé de tourner, vous prendrez le même plaisir à draper le beau bras que voilà, nu comme un bijou, libre, flexible et charmant, « poly, souef, si précieux. »

... Pour ne rien dire de la main parfaite, pareille à celles que dans le *Printemps* du Florentin deux des trois Grâces joignent en dansant.

L'une et l'autre

L'on avait rappelé Stendhal et son verre d'eau.

– J'étais en Italie, dans une petite ville. La troupe d'opérette jouait l'*Amour mouillé*, la *Mascotte*, etc... Vous faites oui, de la tête, mais vous ne savez guère ce que c'est. La *prima donna* portait un nom historique, qui était peut-être le sien, tant il avait l'air d'un pseudonyme. Elle avait été très belle. Vous vous rappelez Barrés : « Opulente et lourde comme la vraie beauté. »

Elle avait près d'elle sa sœur. De grands yeux bleus, violets, doux, et la jambe divine que l'aînée avait eue. Presque mince dans la rue, et sur les tréteaux une italienne magnifique, le *Concert champêtre*. Comme on est bête, et quelles écoles ! Je n'ai compris que plus tard, dans les images du souvenir, les muettes réponses que ses regards faisaient aux miens, tendres

et gaies au début. J'ai bien manqué de fatuité. Une fille d'Opéra peut aimer d'amour et si vous en doutez, vous n'êtes pas digne de vivre.

Mais qui n'a pas son regret ?

Il y avait aussi dans le corps de ballet une petite bonne femme, si petite qu'on la nommait *Topolino*, – la petite souris. Elle était ou se disait ou se croyait Française. Elle se remettait à parler italien lorsque j'arrivais où elle était en train de jargonner. Je ne crois pas cependant qu'elle mentît : une graine de chez nous, emportée par le vent.

La seule fois que j'allai chez elle, je rencontrai dans l'escalier quelqu'un que je connaissais, qui me parla de la pluie et du beau temps, en rougissant.

Est-ce qu'il faut que je décrive *Topolino*, sa flexibilité, son profil de Persane, ses charmes légers et bien distribués ? Elle voulut que je lui fisse le récit de ma vie, en français, et c'était encore si peu que je dus inventer des anecdotes, en m'aidant de mes lectures. Elle écoutait pieusement.

Lorsqu'elle fut sur mes genoux, cinq minutes après nous étions gisants, mais elle, le regard attaché sur mon visage, et moi, soudain traversé par la mémoire de l'Autre et de ses yeux.

Taratantara non dixit... Je voulus parler, en attendant. Mais elle, qui ne laissait plus voir soudain que son jeune visage :

– Oh ! non, maintenant je ne vous crois plus.

La troisième, le soir, était herbue comme la mer des Sargasses. Belle, je ne le niais pas. Belle bête.

– *Signore*, disait-elle, *signore* ! Monsieur, ah ! monsieur.

Je l'aurais battue.

Paris

Le Russe, son directeur, l'a présentée à l'italienne, avec l'article : « La... » Mais elle est Française et beauté célèbre.

Plantée, campée mieux que personne au monde. Nymphé et déesse. Les plus belles jambes de la planète, droites, élancées, volumineuses : c'est presque la nommer.

La voilà en bavarde grisée de paroles. Qui fredonne. Qui rit et s'écoute rire. Le frisson de son *shimmy*, il vaut mieux n'en pas parler.

Et la voilà en habit moscovite, drôlette sous la tiare et les deux poings sur les côtés, – comme la marionnette de la chanson. Elle chante en russe aussi. C'est à en perdre le peu de latin qu'on peut avoir...

Et la voilà en hiéroglyphe. L'homme, son partenaire, est en habit noir, vous ou moi. Elle va lui plaire, l'aimer, le trahir, et le lui pardonner. Trois petits actes. Elle a sur sa douce tête ronde un tricorne d'argent bien coiffé. Qu'elle bouge, le léger tendelet d'une gaze à crinolines se soulève, avec un léger retard sur le mouvement de la taille.

Sinon de plus belles, car c'est impossible, vous en avez vu de plus jolies. En connaissez-vous une qui sache comme cela tirer la langue, voler, flotter, ombre légère née de la rêverie ?... Eve, en personne, au moment du péché, le serpent sous les fleurs, un vase de délices, Satan même quand il nous abuse.

Espagne

Grenade, Séville, Malaga, Cadix, ont inventé des pas dont la frénésie, l'ardeur, la tristesse ou l'alacrité, ont un tour impossible à saisir. Des muscles étrangers à l'Espagne ne reproduiront jamais le « meneo », vibration serrée de toutes les fibres sur l'axe des hanches. Délices et tourments, le même sérieux tragique. Quels pieds pourraient « jeter du sel » comme ceux de Carmen sur la table de l'auberge, Bacchante qui n'a pas besoin du vin des grappes ?

Lola, petite tête fière, sensuelle et pudique. Ce mélange est espagnol, obtenu à la force des siècles, par l'accoutumance des âmes ardentes, à la discipline, à la subtilité cathodiques, doublées d'une tradition chevaleresque. Voilà l'adolescente muée en femme qui succombe au vertige du plaisir, cependant que les castagnettes ou se meurent en chuchotant, ou font sonner le haut bourdon d'un sang vif et victorieux. Le beau corps mince oscille, *luciendo toito lo que Dios le dio*, paré, faisant parade de tout ce que Dieu lui a donné. Dans ce remuement, une vieille danseuse en ruine peut faire jaillir un reste de beauté, une dernière étincelle. Lolita, quand elle voile soudain ses beaux yeux, comme si elle avait honte elle-même du feu dont elle semble embrasée, vous admirez l'image d'une volupté qui reste chaste, ingénue.

La Cueva en espagnol veut dire la grotte, la caverne. Sur la foi de ce nom, j'attendais quelque sombre et terrible femme, gitane peut-être, aux

yeux durs, à la lèvre touchée d'une ombre, avec un corps que l'amour a rompu, mais que la danse transforme et ravit. Or, c'est une petite fille, tendre et gracieuse, le bonheur des yeux, qui tourne innocemment. Les traits de passion sur son visage ne sont plus que des rites. On voudrait avoir des jasmins à lui lancer. Elle les passerait dans une épingle à cheveux qu'elle repiquerait sur sa tête. Vous ne savez pas comme c'est joli.

Une autre. En dame de Goya, blonde et haute. La mantille pend au grand peigne d'écaille, un corps de velours serre la gorge opulente. Les longues jambes seront tout à l'heure révélées, dans cette sphère de dentelles que les beaux flancs balancent. Tout est noir. Au corsage, une miniature dans son cadre d'or. Au bras, un châle violet et blanc. Luxe, vanité, coquetterie, force, plaisir, douleur, oubli.

Une autre encore. On ne sait ce qui plaît davantage en elle, de la voix ou du corps. Mobilité de la petite figure aux beaux yeux, son tragique, son familier. L'admirable est cette allure, cette houle perlée, et tout ce merveilleux détail, ce mouvement de la main, par exemple, pour ramener le châle. Et l'admirable est cette âme, cette dizaine d'âmes. Le temps de changer de robe, une autre est devant vous : la violente à la place de la mélancolique, au lieu de la fouguese délaissée qui persécute l'infidèle et le voue à la mort, celle qui s'en rie, qui aime à *bailar*, – qui pourtant n'a pas oublié aux tavernes qu'elle était fille de bonne mère, priant encore la Vierge.

Palillos

Dans l'air ta personne qui règne,
Et ce feu doux que le désir
Répand avec la malaguègne
Dans un œil et dans un soupir :

Ainsi tu dances, balancée,
Tandis que bouge dans ta main
Et courbe ta taille élancée
Un bois sonore et son essaim.
Le bruit qui monte et qui crépite,
Il paraît sourdre de ton sang,
Lorsque ton âme y précipite
Et son délice et son tourment.

Pliante sur ta hanche vive
Tu te berces à la rumeur
Qui libère ou retient captive
La félicité de ton cœur.
Tu l'écoutes qui diminue
A mesure que sous ton sein
Tremble, palpite et s'exténue
Le chant vaincu par le chagrin.
Quel est le souffle dans l'espace
Quel est le murmure amoureux,
Quelle est, au loin, la populace,
Qui fait vaciller tes grands yeux ?

Tes cils battent sur la prunelle,

Tu as renversé ton beau cou,
Tu ressembles à l'hirondelle
Qui a suspendu son vol fou.
Ta bouche livre ta souffrance,
Tu ne parles plus par tes doigts,
Tes pas soudain sont à la danse
Comme un beau silence à la voix.

Russie

Deux files. L'une de gentilshommes en riche rhingrave rouge et or, et la première de dames en blouse pourpre.

Les Russes chantent.

Ils ont les yeux fixés sur le chef. Ils regardent avec application ou en extase. Fondre toutes les âmes en une seule. Un orgue humain. Preuve nouvelle que les muses n'ont pas l'Ordre pour ennemi.

L'on devine l'extraordinaire *Kyrie Eleyson*, qui monte, descend, remonte : « *Gospodipomir, gospodipomir... oï !* » Mais la berceuse qui a un air si tendre reste impénétrable : « *O Bayou ! o bayou !* » Impénétrables, défleuris par la traduction, les fameux chants bateliers :

Chère mère Volga, large fleuve, voilà que l'orage gronde et que l'ouragan commence : on ne voit plus rien sur l'eau, qu'une petite barque blanche. Toute seule s'en va la barque, dix noirs chapeaux se penchent.

Un vague et large sentiment accroché à une tête d'épingle. Voici une « chanson comique » :

*Du bouleau poussait dans un pré. Il n'y avait personne pour le cueillir.
Tary-bary ras-da-bary.
Les flocons de neige tombaient.
Les lièvres gris fuyaient.
Les chasseurs en courant effraient la jeune fille.
Ils crient : « Arrête-toi, et chante avec nous. »*

Ce qui suit (signé Alexis Tolstoï) fait comprendre la Révolution :

*Si les eaux de la Volga pouvaient rebrousser chemin...
Si l'on pouvait recommencer sa vie...
Si toutes les femmes étaient de jeunes veuves...
Si l'on ne coupait pas le vin d'eau...
Si l'affamé était nourri...
Si la justice était de ce monde...
Si l'on pouvait recommencer sa vie.
Si les eaux de la Volga pouvaient rebrousser chemin.*

Ainsi raisonnait Pasiphaé... Ouvrez un Atlas. *Le* Volga naît au plateau de Valdaï et se jette dans la mer Caspienne, près d'Astrakan.

Katinka veut se marier, la belle affaire ! Elle est vêtue d'une courte robe rose à volants, un chapeau de paille d'Italie sur sa tempe blonde, et elle chante les polkas de 1860. – A Nijni-Novgorod, il y avait encore en 1900 des contemporains de Flaubert. Lui dans son veston de velours noir et le chapeau de paille posé sur une grosse tête bouclée, elle en robe puce, avec un buste moulé.

C'est la Russie que M^{me} Astiné Aravian décrivait à Maurice Barrès, où le coiffeur français était un personnage, qui se mêlait de marier les gens. Le théâtre lui a donné une noire chevelure parnassienne, un pantalon à pattes d'éléphant, une jaquette beige gansée, un gilet de brocart, et avec tout son dandysme Monsieur Vidal a cet air Louis XV que les Français perdent

malaisément. Il recommande Mlle Chouchou au noble comte en chapeau gris qu'il appelle M. le Graf, soit que l'olibrius soit noble en Baltique, soit que le petit merlan confonde les deux idiomes.

Les hussards noirs se plaisent à contempler dans la nuit les flammes du punch. Ils ont avec eux des filles pour tuer le temps et pour faire l'amour. Celle-là est tendrement enlacée à son amant, blottie comme un oiseau, sans autre désir au monde que d'échapper à la solitude. Il regarde l'espace, ayant pitié d'elle et de tout le monde, lui compris. Et cette autre redresse fièrement sa petite tête ceinte d'un bandeau. Le cri qu'elle jette semble un défi aux heures.

Elles sont tziganes.

Elles viennent du restaurant Yard, où les lions les vont écouter en buvant du champagne quand ils ont « le mal du siècle ». En habit bleu et pantalon gris-perle.

Ils sont là, les bohémiens, les hommes en velours noir lamé d'or, les femmes à demi-paysannes, à demi-demoiselles, pressées sur le même banc contre le mur, sauvages au cœur incertain. Leur chant semble un oiseau blessé aux barreaux de la cage ou que l'espace reconquis a ébloui puis glacé. A travers les plaines d'Europe, l'Orient d'Asie parle à l'Orient d'Espagne. J'écouterai ces chants du même cœur que sur la terrasse d'Alger, devant la mer, la mélodie, ou dans un jardin d'Andalousie, rafraîchi par la noria, le cri désespéré des « soledades ». La même passion, le même ravissement, suivi du même éclat de rire, ou du même appel brisé, ou de cette plainte d'une âme tout à coup désabusée.

Sous les bougies, sa douce voix a longtemps chanté pour un seul homme, puis elle s'est tue et elle a écouté au loin le chant des autres. Une seule main posée sur la nuque de son compagnon, et c'est l'amour même, cet instant de l'amour où il semble que le cœur fonde.

Si j'étais Musset, j'en ferais des Stances. Mais nos contemporains n'osent plus rien. C'est pour les punir de tant de plumes vendues.

Cinéma

Les épreuves d'imprimerie que je corrige (moi, architecte) ont été composées par M^{lles} Hugnette, Jeanne et Blanche, typographes.

Trois, comme les Grâces. Trois Françaises inconnues.

Bonjour !

Avez-vous vu dans *Excelsior*, ou bien au cinéma les jeunes filles de Metz ?

Elles ont chanté. Elles ont dansé. Elles ont pleuré.

Quand l'armée approcha, elle vit que le XVIII^e siècle français venait au-devant d'elle : le peuple des jeunes Lorraines saluant avec leurs mouchoirs.

Parce qu'un tel retour faisait battre les cœurs autant qu'un grand départ.

Pour que les ondulations de l'air emportassent quelque chose d'Elles.

Elles avaient des bonnets de tulle, des jupes courtes, des bas blancs et une jeannette.

Elles prirent d'assaut les automobiles de l'armée française et s'y mirent toutes, brassées de fleurs.

Les soldats avaient grandi d'un pouce et ils mordaient, en défilant, leur jugulaire, pour arrêter avec les dents certain sanglot puéril.

Et les filles d'Alsace, devant le Président de la République et devant Clémenceau, vieillard bourru ?

Paris les avait salués tous deux dans le même carrosse, le 14 juillet 1918. – La veille.

Seuls, ils savaient que la bataille de France allait commencer, et ils regardaient la foule avec amitié, avec anxiété. Le char de l'Etat, mes enfants, était ce jour-là, symboliquement, une Victoria.

Strasbourg les a reçus tous deux en grand arroi, cinq mois après. – Le lendemain.

Vous pensiez que les Alsaciennes avaient toujours porté sur la tête un nœud noir. Elles ont retrouvé à présent des couleurs vives et rebrodées.

On distinguait les protestantes des catholiques à la jupe rouge ou verte.

La nuit s'est faite qu'elles passaient encore, infatigables.

Elles ont tant crié que l'ami Fagus en était abasourdi. M. Pierre Mac Orlan a vu dans une même file qui était bras-dessus, bras-dessous, et qui chantait la Madelon, des « militaires » de tous grades, jusqu'à des généraux, le beau désordre ! Les filles faisaient la liaison.

Les soldats, Jeanne, qui ont passé la frontière ! Un pas, la ligne sacrée... Et ceux qui ont présenté les armes au tombeau de Charlemagne !

Joffre et Galliéni, Castelnau, Foch et Pétain, Gouraud, Mangin, Degoutte, Fayolle... Il n'y a petite fille de France qui ne doive savoir au moins douze noms des vainqueurs sur le bout du doigt. – Par cœur ! PAR CŒUR.

*Worms, Mayence et Spire,
Toutes les villes d'Empire,
Laissez passer les Français,
Ils ont eu du mal assez.*

Cela se chantait derrière M. de Turenne.

Italie

Le Cours s'étendait de la statue de Cavour jusqu'à la mer. Aux deux avenues des poivriers, succédait une allée de palmiers, puis l'Adriatique.

Le Cours poussiéreux et désert, certains après-midi de l'été torride. Ou le matin de certaines fêtes, déjà ensoleillé, encore frais, musical. Et le soir, éclatant de lumières et de bruits.

Avec des déesses dans la rue.

Italie avait la gorge la plus belle, et *Gina*, blonde par miracle, une vocation de grande coquette. Je dis mal, elle ardaït innocemment de la tête aux pieds, sans penser que ce fût mal.

Quelle odeur de tubéreuse !

Mais cette autre, qu'est-elle devenue, dont l'amour était secret et contrarié, qui se réveillait en sursaut en criant un nom ? Et cette autre encore, qui ne s'est jamais trahie, sinon par cet unique sanglot ?

Les feux de Bengale transfiguraient la façade diversement peinte des maisons. J'en revois une surtout, qui était verte, à travers la fumée d'un rouge sombre, où les balcons étaient suspendus.

Je parle au passé, moi.

D'autres que nous ont pris la place, des jeunes filles qui cependant jouaient à la poupée, des jeunes gens qui trois années ont manqué et qui ne sont pas tous revenus...

Addio, mia bella, addio

*L'armata se ne va,
E se non andassi anch'io
Sarèbbe una viltà.*

*Adieu, o vous que j'aime,
Puisque l'armée s'en va
Laissez que je parte moi-même,
Lâche qui restera.*

Ce n'est pas une citation que j'aie prise dans Fogazzaro. J'ai entendu les quatre vers qui chantaient sur la marine, cependant que le sillage de la lune se brisait contre la barque et que chaque coup de rame tirait de l'eau sombre une poignée d'étincelles.

Le Piano dans la cour

Été, le soleil en haut, un beau soleil, et l'ombre au pied du mur.

Toutes les fenêtres sont ouvertes, tout le monde travaille.

Nous avons des vues sur la cour voisine qui a deux arbres, pour le plaisir du petit hôtel à colonnes, Trianon d'un homme d'Etat, et pour le nôtre aussi, à nous qui ne sommes pas riches. Quand nous détachons les yeux de notre besogne, les branches et les feuilles... Plaisir de repenser aux champs verdoyants, avant de nous remettre, la voisine d'en face à sa machine à écrire, les typographes à leurs casiers, et celui que voilà, à son écritoire.

Le feuillage se marie à la pierre historique.

Les dactylographes américaines haut perchées n'ont pas cette pierre. Pour se réconforter, elles n'ont pas leur porte sculptée par un contemporain de Watteau...

Je comprends que vous soyez lasse de taper sur ce noir clavier dont les petits disques vous ont à la fin donné le vertige. Mais n'écoutez pas ce piano. Vous n'allez pas avoir le cafard, dites ?

Admirez, au contraire, l'ordre du monde, et comme l'intelligence humaine a bien mené, malgré tout, les choses. Cette petite fille n'a plus à porter la hache de silex et les flèches derrière monsieur son père, vêtu de peaux de bêtes. Vous non plus, qui avez sur l'angle gauche de votre bureau un si joli chapeau...

Je suis tout à fait convaincu que les femmes sont créées pour vivre en mangeant des confitures à la rose, en écoutant chanter des oiseaux. Et nous vous faisons travailler ! Nous vous humilions, nous vous fatiguons. Si vous êtes un peu maigre, c'est notre faute. Si vous avez toujours les yeux un peu rouges, notre faute ! Mais enfin, la petite fille ne déchire pas aux ronces ses pieds délicats, ni vous vos souliers de daim. Assise sur un tabouret de velours, elle fait de la musique, en attendant d'être grande.

Vous pouvez avoir vingt-cinq ans. C'est votre mère que Laforgue put entendre lorsqu'il composa – rue Madame, précisément – la « complainte des pianos qu'on entend dans les quartiers aisés ». La musique donnait au poète un déchirant vague-à-l'âme. La vie est triste et dure, mais il n'est beau soin que de montrer son courage. Vous et moi, ne nous laissons pas si facilement terrasser. Quand le spleen nous vient, nous ne le berçons pas. Nous nous appliquons.

Crayons

Parigote de mon cœur, il est inutile de dissimuler que vous avez beaucoup vu Montmartre.

– Comment je le sais ? Si je suis Sherlock Holmes ? J’ai voyagé... Vous avez une foule de mouvements « espagnols ». Où donc les auriez-vous pris ?

II

La bouche d’Adeline est un peu gercée, – pour qu’on y pense.

III

Le genou droit en terre, un pur profil. Rien n’était plus noble que la draperie de sa jupe, que la ligne du genou gauche jusqu’à terre et celle de la taille jusqu’au pied droit. L’air d’une reine.

Elle faisait les carreaux.

IV

Bien prise. Point d'éclat. Réservee... Les cheveux blonds, le teint brûlé, un jeune corps.

Des lunettes, mais jolies.

Avez-vous goûté un baiser de myope ? Elle se penche. Plus qu'une autre, elle a besoin de vous. Jusqu'à l'instant de refermer soudain ses faibles yeux.

V

Une femme en présence de ses péchés, ce n'est pas de les avouer qu'il lui coûte. C'est d'en convenir.

VI

La malheureuse qui m'appelle dans la nuit sous les arbres, je songe tout à coup que c'est un être humain.

Peuvent – elles oublier leurs premiers baisers vendus ?

Leur visage a peur maintenant même du clair de lune.

O Napées !

VII

A poor virgin, Sir, an ill favoured thing, Sir, but mine own.

L'idée vous en serait venue comme à moi si vous vous étiez cru aimé de Consoline. Mais son nom mentait. Elle ne vous consolait pas du tout.

Après avoir donné plus que l'illusion du bonheur, elle n'apportait bientôt que des peines.

(Avec son air de petite perdrix persécutée).

Cruelles à proportion.

VIII

Le visage, les yeux, le port, la chevelure... Je ne vais pas recommencer le brillant discours d'Eliante.

Le mystérieux Amour n'est jamais expliqué.

C'est bien assez qu'il nous vienne.

La Patte

L'homme a été garde-chasse. Il a sur sa veste de velours des boutons de cuivre, sculptés de petits chiens courants.

Il a près de lui une « riche vieille », comme parle La Bruyère. Cheveux à l'oxygène, gantelet de bagues. Elle le regarde, pareil à un animal fasciné.

Son chien résiste mieux, ou l'on voit mieux les signes de la résistance. Il tâche à prendre un air distrait, ferme un œil, puis l'autre, les rouvre tous deux, détourne son regard un instant capté, remue sa patte, la soulève, la refuse. Enfin, il faut qu'il la donne.

Chansons

Jeune fille, vous entendez cet homme d'esprit, qui va sur ses quarante ans, fredonner une petite chanson assez sottre, qui a l'air de lui plaire. Et vous levez vos légers sourcils.

Comprenez donc que c'est une chanson du temps de sa jeunesse. Vous avez les vôtres, qu'il n'a pas chantées, où vous goûtez un charme disproportionné, où vous découvrez une partie du monde, et qui étonneront lorsque vous aurez son âge ceux qui auront alors l'âge que vous avez.

Qui finit comme une charade, c'est une bonne image de la vie.

Eve

Mon voisin de table, tendrement, à son amie qui le tarabustait : « Oh ! ne sois pas méchante... » Depuis vingt mille ans qu'Adam fait la même prière...

C'était après, notez bien. Avant le péché, Eve est toujours douce.

Cette enfant faisait grand état de s'être donnée, et elle le croyait peut-être : il était visible que ce n'était qu'un prêt. Les fulgurations du plaisir à peine évanouies, elle a repris son sang-froid. Elle s'est mise à concilier sous le linge ses intérêts et les sensations. Le moins qu'elle ait entrepris de la meilleure foi du monde est de régner. De la meilleure foi du monde : « pour le bien » de l'autre.

La douce voix donne le change à ce garçon. Il devrait relire les Fables.

Babette

Elle n'a pas songé à me dire son petit nom. Et je l'aurais sans doute oublié si je l'avais demandé, si elle me l'avait dit. Mais, elle, non, je ne l'oublie... Pourquoi ?

Ce qui m'intéressait : une certaine forme de femme, et une vie, entre l'artiste et le peuple.

Je l'habille en pensée de jupons de toile blanche empesée, d'une robe à paniers et d'un buste à fleurettes. Je ne puis entendre parler de danse et du XVIII^e siècle sans repenser à elle.

In petto, je la nomme Babette.

C'était du côté de la rue Quincampoix... Le système de Law : tout s'explique.

Bouche-Bée

Stop !

! Est-ce en allant chercher des cigarettes qu'il est possible de rencontrer le bonheur, pareil à la fortune de la légende ' ? Il l'est du moins, de pâlir...

Mais la place du marché est noire de monde. Quelle sous-préfecture !

Je le vois bien que vous n'êtes pas moins bouleversée. Nous sommes bouche-bée.

' Nous n'avons pas même le droit de nous parler, vous qui êtes à votre porte, et moi que tous ces villageois de Paris connaissent : moi, Sandricourt, qui voudrais vous saisir soudain, et vous qui tremblez.

Prenez garde, ne faisons pas rire. Soyons sérieux.

Coquetterie

C'était à mon intention que vous répandiez tant de paroles dans l'oreille de votre voisine. Pour vous étourdir et pour me plaire. Vous en avez pris conscience et, vous apercevant que je le sentais, vous avez doucement rougi.

Vous ne disiez plus rien. Qu'avec les yeux. Je vous apercevais quand vous passiez, si changeante que d'abord j'avais peine à vous reconnaître, mais vous me plaisiez toujours.

Ou c'est moi qui vous avais oublié. Enfin, je vous rechoisissais.

Si vous vous en souvenez, à tant nous regarder, nous avons fini par jouer à qui ferait baisser les yeux à l'autre.

J'ai perdu parce j'allais éclater de rire. Vous vous appliquiez, Dieu sait ! Vous en aviez la bouche entr'ouverte, dont je voyais le palais rose.

Vous avez senti que je riais en moi-même et vous n'en étiez pas trop contente. Un peu plus, vous me tiriez la langue devant tout le monde.

En partant, vous aviez du chagrin. Bien que votre société vous tînt à l'œil, vous faisiez cette moue prolongée que l'Espagne nomme *puchero*. C'est quand l'enfant boude.

Je n'ai pas d'abord compris, lorsque nous étions en train de fleureter face à face, et que votre visage se peignait si bien dans le cadre de la fenêtre,

pourquoi vous vous êtes mise de côté. Vous aviez l'air de vous dérober et nous pouvions être gênés par le pilastre.

C'était pour vous asseoir et me montrer à la fois votre profil gauche et la ligne de votre jambe.

Nous nous sommes longtemps regardés de loin. Nos âmes trahissaient nos différences en même temps que leur sympathie. Chacun sa manière.

Je vous faisais l'amour à l'italienne, à l'espagnole, à la provençale, en stendhalien, c'est-à-dire que je vous contemplais avec enivrement, et vous c'était à la française, il vous fallait sourire et badiner.

C'est où les étrangers se méprennent, ils ne vous croient pas passionnées. Je voyais bien que votre sourire était plein de tendresse cachée. La langueur du désir, c'était dans les yeux qu'elle se révélait par moments, dans le flou du visage, – et ce front un peu échevelé, quand vous n'y pensiez pas.

Vous êtes belle de la tête aux pieds. Mais il y a un point où vous l'êtes singulièrement. Vous me l'avez prouvé sur le champ, sans paroles, « par raison démonstrative », en sautant une demi-douzaine des transitions coutumières.

Heureuse rapidité. Plus heureux que nous n'ayons pas été déconcertés.

Ce regard brouillé, ces yeux violets, ces joues de pourpre et toute cette lumière diffuse entre vous et moi... Comme si vous aviez écrasé sur votre visage une grappe de raisins noirs.

J'avais songé à vous raconter les fables obligées. Je vous aurais dit, par exemple : « Vous êtes pareille à Celle que j'ai toujours attendue. » Les mêmes mots servent éternellement, c'est une affaire de ton.

Ce sont clauses de style, destinées à vaincre l'embarras des premières minutes, la brutalité, le ridicule.

Vous avez prévenu l'adversaire comme Bonaparte en Italie. Quelle robe aviez-vous, dont lévanouissement a été ce prodige invisible ?

Je n'ai rien su qu'à la réflexion.

Pourtant, vous ne m'avez pas fait oublier celle qui ne savait que rougir et céder avec gaucherie. Par courtoisie, je vous ai donné ce livre que je lisais. Mais c'est à elle, en écrivant la dédicace, assis à votre petite table, que je pensais, malgré vous, malgré moi.

Reine

Je l'ai revue, après longtemps, dans la cruelle lumière d'un bal.

Jamais elle ne parut plus belle. Ni de forme, ni d'expression. Depuis l'épaule et les gros bras, depuis la poitrine animée jusqu'à ses jambes, tout son corps en était à ce degré de mûrissement (*maturité* est fade) où, moins ferme à peine, il plaît davantage, parce qu'il est comme un fruit gorgé, qui n'en peut plus.

Quant aux yeux, ils exprimaient une ardeur consciente, un désir proportionné à cette incroyable force qui aurait effrayé si elle n'avait pas étourdi.

— O maîtresse femme, lui disait-on par les yeux, ô diserte qui savez les poètes, amoureuse qui savez votre cœur, ô blonde incarnadine, Circassienne, bloc d'or, brûlant sorbet !

Et, à deux mois de là, le resplendissant visage s'éteignait. Où il y avait du feu, ce n'était qu'ivoire. Elle ne semblait pas beaucoup plus maigre, mais bridée, tarie, sans suc. De Reine, comme je la nommais, elle devenait reinette... Temps infatigable qui n'a pitié de personne, qui n'a besoin que d'un moment.

Métro

Mauricette, quand on la rencontrait, c'était entre deux réverbères, devant le viaduc.

Vous comprendrez tout à l'heure que je parle au passé pour éviter tout effet mélodramatique.

Sa jupe tendue, parce qu'elle était bien faite, montrant son cou blanc, et se penchant de temps à autre pour admirer ses bottines *champagne*...

Voilà le morceau daté.

Quand un homme passait, elle se cambrait et disait quelque chose.

Elle l'emmenait dans un réduit garni d'une sorte de caisson, qu'elle appelait un lit. Une couverture de bure déchirée. Un lavabo qui avait la gale. L'homme donnait un franc pour la chambre et, la porte refermée, la fille demandait son cadeau.

Les hommes qui d'habitude avaient affaire à Mauricette ne savaient pas tout ce qu'elle valait. Elle ne daignait pas, d'ailleurs, se dévêtir. Il fallait l'en prier, et ce n'était pas sans peine, en dépit de l'argent. Elle n'avait que mépris pour tous ceux qui ont recours à l'amour vénal. Dans leur foule, elle ne se souciait pas de distinguer les psychologues des disgraciés. Aucun ne lui semblait un homme.

Il est probable qu'elle se savait belle, non pas au point où elle l'était, mais convoitée, disputée par les vrais hommes entre eux, ayant sujet de faire la dédaigneuse. Par simplicité d'esprit et assez contente d'éclipser ses rivales dans leurs fêtes, elle ne songeait pas à la supériorité commerciale que ses charmes lui donnaient.

Elle avait laissé tatouer ce corps indicible ce grand corps laiteux et rose qu'elle étendait sur des grabats à la merci du premier venu, et qui était divin. Son bras gauche portait, au gros trait bleuâtre, l'image du premier homme qu'elle avait aimé, et sa hanche, le gras de sa hanche, la cicatrice du coup de couteau que le second lui avait donné, – par jalousie (cela ne se chantait pas encore).

Il n'y a rien de plus banal... Mais il n'y avait rien de plus rare que la beauté de Mauricette. Quand ses vêtements avaient glissé et qu'elle faisait un pas pour les franchir, l'on croyait songer... Mon histoire n'est si romanesque que parce que tout en est vrai. On peut le dire en vieux style, jamais il n'y eut beauté plus belle. Et qu'en a-t-elle fait à la fin ?

Elles disparaissent...

Elles sont comme les oiseaux. Coppée disait qu'ils se cachent pour mourir, et Fabre nous a appris quels monstres les dévorent.

Je pourrais vous dire, sans dépasser les droits du romancier, que je l'ai revue, beaucoup plus tard, bourgeoisement assise à la terrasse d'un café, à côté d'un mari.

Mais non, ce n'était pas elle, qui, en me reconnaissant, a blémi...

Une autre, ayant le même passé. Nous sommes seuls dans son cercle à savoir la vérité. Il faut qu'elle ait le cœur gentil ! Elle ne s'est pas mise à me haïr, ne songe pas non plus à m'aimer.

Mon guide me disait : « – Vous n'avez jamais été ivre, vous ne savez pas ce que c'est. Un homme qui a bu, raconte ses secrets. »

Les siens n'étaient pas beaux.

Il ne se tut que pour descendre l'escalier ouvert à pic dans les murs de la cave. Un coupe-gorge qui est aussi une souricière. Ceux qui ont à craindre la police y viennent comme fascinés, et respirent quand ils croient voir qu'ils ne sont pas encore visés. Tout le monde si sage que l'on dirait des figurants.

Une chanson est plus goûtée que les autres. L'une de celles où un sinistre désespoir cherche à donner le change. Sur le mur des prisons, la main des condamnés fait aussi de l'art.

– *Quéque ça fait pourvu qu'on rigolle...*

On la redemande. Celle qui chantait, qui avait de grosses coques de cheveux noirs sur un profil à la grecque, et un corset droit, la taille basse comme une marquise 1880, dit à mi-voix, parlant à sa mémoire : « C'est bien ma chanson ! »

Chacun faisait un retour sur soi. A qui serait le moins fier, de la petite fille qui avait un ruban de satin rouge, de son homme aux vastes épaules, ou de la princesse, dont les cheveux en oreilles de chien dissimulaient les perles.

Je vous revois, princesse, raide sous le fard, entre les deux brutes qui vous faisaient escorte et dont le regard aurait dû vous inquiéter. Vous sembliez condamnée à ne plus dormir de votre vie, à rester éveillée entre les mains de vos Furies, imperturbable, pour ne pas déceler aux autres vos fantômes.

Nous sommes sortis ensemble, vous, moi, l'ivrogne lyrique qui vous qualifiait i de princesse, selon l'usage, et vous sembliez dire que si ce n'était pas à ce point-là du moins il brûlait, enfin l'ignoble cortège dont vous paraissiez incompréhensiblement rassurée et qui depuis a dû vous rendre à la terre.

Dans le ruisseau gisait une malheureuse, dont la vue soudaine vous arracha le cri d'une « conscience troublée », et vous prîtes mon bras.

Ni vous ni moi n'avions bu. Aussi, quelle discrétion jusqu'à l'aube ! Deux petits chiens qui se sont plu, bien appris, à peine s'ils jappent.

On retarde, puis on dépêche la prose du rhabillage pour avoir le temps d'un vrai dernier regard, bouche cousue... Belle, vous l'étiez, je n'ai pas oublié comme.

Le Ramier

Elle avait toujours l'air d'avoir de la paille dans ses cheveux. Et quelle douce bête, quel oiseau du bon Dieu est caché, qui respire à grands coups, comme s'il allait défaillir, dans la sein de Françoise ?

Le Mica

L'administration où le hasard m'avait conduit sous l'uniforme employait aussi des dames. Les plantons nous ravitaillaient. Un jour on apporta à la

brune M^{me} X... un énorme morceau de pain, tout sec, et à moi, beaucoup de chocolat sans pain. Défaut d'organisation. Chacun des plantons n'avait trouvé qu'une boutique sur son chemin...

La brune M^{me} X... et moi nous étions déjà en brouillerie. Je lui proposai timidement un équitable échange, selon nos mœurs. Mais elle : « Non ! » Un *non* d'écolière, avec un mouvement de la tête.

– Je ne vous donnerai pas de mon pain.

Elle rompait effrontément avec tous les usages de la caverne et, pour cette raison, surprenant tout le monde, elle faisait rire à mes dépens. Ou couper court, ou j'étais perdu. Je répondis qu'elle m'ennuyait, vous comprenez, en la tutoyant : « Tu... »

Les rieurs passaient de mon côté. Je m'inspirais de ces clowns anglais qui enfoncent la hache dans le crâne de l'ennemi.

Quelle colère ! Elle étincelait. « Non ! Je ne céderai pas. » Reine de Saba, elle m'eût fait étrangler. Quand elle se souvint qu'elle pouvait pleurer...

Cette belle était d'ailleurs gentille et honnête. On ne se permettait de lui parler d'amour que pour rire. Par exemple, on lui demandait :

– Si nous étions dans une Ile déserte, voudriez-vous de moi ?

Quel que fût le demandeur, c'était toujours non ; mais le regard n'était pas tout à fait le même.

Un jour, on nous apporta dans une boîte les étuis que nous attendions. L'on nous avait annoncé des enveloppes de mica ; mais l'odeur nous déroutait.

– Qu'est-ce que cela peut sentir, – dis-je ?

Et M^{me} X... :

– Le mica, idiot (nous nous étions réconciliés), le mica, *puisque ça en est...*

Rire ! Une moitié du bureau riait. Il s'était formé instantanément deux partis, comme à l'église. Tous les hommes d'un côté, unis dans le même éclat de félicité, parce qu'ils reconnaissaient, même quand ils ne savaient point la nommer, l'éternelle ennemie du foyer, la bonne vieille *pétition de principe*, et de l'autre, toutes les femmes, étonnées que l'on pût rire d'une observation si raisonnable.

Minerve est unique au monde, comme la blonde de la chanson. On l'a imaginée au ciel, et seulement fille de son père.

Abrégé

Dans les caves de l'Ile d'Amour, l'on surprit un soir une usineuse couchée qui avait sur elle un petit auxiliaire. Le malheureux pris en faute n'en menait plus large. Mais elle, sans bouger, les deux mains sous la nuque :

– Crie donc pas si fort, brigadier, c'est ton tour !

Sur la même planète ont vécu les saintes et les héroïnes.

Sur la même planète, Pascal a médité.

Sur la même planète, Caserio un jour s'est mis en route.

Sur la même planète un singe à face humaine et qui parle, grimpe à l'arbre en aidant d'une cordelette son pied demi-prenant. Et pourtant il regarde le matin blanchir entre les feuilles de l'eucalyptus.

Cependant que la terre est lancée dans l'espace comme un boulet, comme une poussière, comme une toupie.

Confidence

– Quand il m’a sue grosse, il est parti. Il a quitté son usine, son restaurant. Chez nous, il avait pensé à emporter tout son linge.

Quand la petite est née, j’étais donc toute seule. Mon père et ma mère étaient morts et je ne voulais pas revoir les autres, ni les amis que j’avais autrefois.

Elle a été déclarée de père inconnu. Les papiers devraient dire : « Et de mère abandonnée. »

Je lui ai donné mon nom comme je le devais. Mais je n’ai pas osé ou je n’ai pas voulu prendre à ma famille aucun autre prénom que le mien. Quand je la regarde jouer et dormir, il me semble me voir moi-même, comme si le temps n’existait pas, comme si la vie n’était qu’une espèce de rêve, et comme si mon âme se retrouvait dans ce petit corps, ayant à moitié laissé le mien.

Je ne sais plus très bien ce que je dis, ce que je vaux, ce que je suis. Une malheureuse, à coup sûr. J’ai peur de la voir seule au monde avec moi, qui suis si pauvre, si faible. Par moments je me figure qu’elle sera heureuse, elle, pour me récompenser, et ’oublie tout. D’ordinaire, il me semble que rien n’est sûr que la pauvreté, que la vie est décidément un cauchemar, mais qu’on ne se réveillera jamais.

Hiéroglyphe

On avait tiré le corps sur la plage du fleuve, comme parle M. Taine.

Une grande belle femme, robuste, décente, quelques poils blancs dans le gros crin noir de sa chevelure. On voit bien son visage à présent, avec la large ecchymose du coup qui l'a tuée. Grand nez aquilin, une bouche qui a été fine, et sur la joue le flot n'a pas ôté le fard du soleil. Une bourgeoise de la campagne, qui vient de loin... Les vêtements ont un air provincial, qui dessinent l'arc de la hanche, la poitrine, le grand corset trentenaire.

Nous avons derrière nous un talus dont l'herbe est pelée, naturellement, et l'espace nous semble plus vaste, parce que nous sommes en contrebas, plus triste, parce que les maisons sont dérobées. Le soir ne s'est pas mis en frais : pas le moindre lambeau de pourpre. A peine une cheminée d'usine, pour fixer les idées. C'est aux portes de Paris.

Nous sommes une demi-douzaine de badauds. Brillant comme une tôle, la jupe découvrait la jambe vigoureuse. En raffermissant la voix, un jeune ouvrier dit à son compagnon : « Pauvre bougresse, elle était bien taillée. »

Les petites vagues de la Seine avaient assez de force pour repousser les pieds de la morte, qui trempaient. Mais de temps en temps, quand ils allaient être à sec, quelqu'un se penchait et, les prenant dans ses mains, les replongeait dans l'eau. Comme je m'étonnais :

– Il faut qu'elle tienne encore à la rivière quand les agents arriveront.

Los Jeroglificos de nuestras postrimerias, dit l'Espagne, les hiéroglyphes de nos fins finales.

Autre Confiance

– Aimer, disait-elle, aimer, c'est être heureuse de dormir avec lui, de regarder sur sa bouche le souffle de sa vie, et d'en être émue soudain jusqu'au voile de larmes.

Dormir, après un baiser de sœur, d'ami, d'enfant, de mère.

Et, en dix ans, je n'ai pas dormi vingt fois, moi qui si bien parle, avec celui que je nommerais mon bien-aimé, si le mot ne prêtait à rire.

Il s'éveille tous les jours sous un autre regard. Il respire un autre air, et on ne sait que l'ennuyer. Nous ne passons pas la vie ensemble, nous nous rencontrons, mais c'est mon orgueil de le laisser plus gai que je ne l'ai reçu, plus fort, meilleur, je ne sais, les yeux plus clairs.

Il ne s'aperçoit pas qu'il me laisse chaque fois plus triste, ni que j'ai souvent honte.

Quand je compte les heures, il m'arrive de rougir de celles que je lui ai données et où il m'a vue folle. Je voudrais être sûre que je lui plairais, sage, dans sa maison bien tenue.

S'il goûte des bonheurs où je n'ai point part, je ne veux pas y penser. Il me semble que je ne l'aime plus. Un froid de glace. Mais je songe vite aux instants qu'il est opprimé, loin de moi, par la vie ingrate. Il me cherche des yeux, il veut parler, il me croyait là. Quand je me le représente ainsi, ayant besoin de moi, je voudrais le bercer. Et j'embrasse ses mains.

Je ne te reparle pas de l'enfant que j'aurais voulu avoir. Je ne suis pas certaine que le désir m'en soit venu lorsque j'étais tranquille dans mes pensées... Tu sais, il semble que toutes les veines du corps s'ouvrent et veuillent ne plus faire avec lui qu'un seul être, un même sang.

Retour de l'Inconnue

L'assiette de nos impôts et trois contrôleurs des finances ont part à l'histoire de mon cœur. S'ils avaient joué deux minutes de plus ou de moins, je ne la revoyais pas. Ce jour là.

Seule, au coin de la grande avenue sombre, elle m'a semblé plus mince. Dès qu'elle m'a vu, elle a rallié sa duègne.

Là. Nous sommes assis, pour la troisième fois de notre vie, dans le même carrosse-omnibus, qui glisse sur les rails, ce qui serait très poétique, n'étaient nos préjugés.

Dans l'intervalle, la guerre des cinq continents. Saviez-vous que le maheur pût être si inventif ? Qu'il pût y avoir au monde tant d'événements et de pitié ?

Belle comme elle est, n'a-t-elle pas de mari, qu'elle soit toujours escortée comme une petite fille.

Sa duègne ne la gêne pas trop. Elle a encore un grand chapeau, elle lui en met l'aile devant les yeux.

Comment exprimer ce qui a encore changé en nous ?

Elle n'a plus si peur. Elle est un peu plus honteuse. Je veux dire qu'elle a pris conscience de l'excès d'un sentiment trop aventuré. Je suis moins ému. Tous deux nous sommes plus gais. Elle me permettrait de lui parler, sans la duègne. Du moins, elle le croit, et qu'elle saurait me tenir en respect.

Je la vois mieux. C'est décidément moins une question de lumière que de sentiment.

J'avais la manie de la comparer à la comtesse Waldegrave. La comparaison n'est justifiée que par ce coin de la bouche, et cette inflexion du cou.

De profil, elle ressemble de plus en plus à ce Luini... Deux sillons de part et d'autre de sa bouche, deux autres plus légers, qui commencent un peu plus loin. Les années. Déjà tant d'années.

Les yeux sont vraiment de ce bleu-gris que j'avais en tête. Sa chevelure a toujours son air sage. Votre blouse à col droit, madame, vous donne un air de résolution.

Moins parfaite, plus accessible.

C'est sa méthode. Elle affecte de parler à la duègne avec une extrême liberté d'esprit.

J'aurais toujours plaisir à vous raconter ma vie en vous tenant la main. Je ne m'en dédis pas. Mais comparez ma bonhomie, et votre assurance, à notre lyrisme d'antan, – notre muet lyrisme. Vous pensez que c'est une affaire entendue, que nous nousaimons... Songez plutôt que rien ne nous servira jamais de rien, avec ces dragons farouches que vous traînez et tous ceux qui sont invisibles.

Quelques secondes avant la station où j'étais certain qu'elle descendait, petites mines ironiques, lueur dans les yeux, les lèvres mordues par dedans.

– Vous allez voir.

– Qu'est-ce que je vais voir ?

Elle n'est pas descendue, voilà la surprise. Deux, trois arrêts. C'est moi qui dois descendre. La duègne ne mourra pas subitement : Dieu n'est pas si bon. Pourquoi faut-il que je ne puisse demeurer, chien de métier ? Elle est allée vivre hors les murs. C'est ici, dans Paris, le bout de la ligne. Finistère. Adieu, duègne, que je nomme Misère, fille de l'Enfer et de la Nuit.

Du moins, gardez-la bien...

La dernière fois (je ne veux pas dire l'autre fois) la dernière fois, ce fut dessous terre. Nous nous y promenons tous les jours, et on ne peut pas toujours dire comment : le nom dépoétise... A la station de l'Opéra, pour quitter la voiture, je n'avais que trois pas. Mais il a fallu qu'une fois levé je fisse demi-tour – en me demandant si je devenais fou – pour gagner l'autre porte, plus éloignée, où rien ne devait m'attirer.

Sinon Elle-même, qui se trouvait là et qui souriait avec contrainte, les yeux moins gais que la bouche.

Que suis-je à présent pour vous ? Ouvrez-vous un carnet parfois, où vous ayez écrit deux ou trois dates ? Chaque fois plus surprise de retrouver plus effacé le souvenir, jusqu'à en hausser l'épaule, votre chère épaule, – « *ô vous que j'eusse aimée* », amie, amie... Si vous saviez quel imbécile j'ai pu être !

Amazones

Léone

OU LA PHILOSOPHE

La guerre, comme je l'ai faite, m'a donné une amie qui a nom Léone. Grande et maigre, jolie, trop pâle, fardée par politesse. Elle se savait malade, et sa douleur ayant mis le masque de la folie, elle en étourdissait l'amant qu'elle avait. Elle le charmait encore davantage par son esprit.

Elle paraissait d'une gaîté qui était délicieuse, constante, renouvelée comme une source.

Par là, par cette volonté de porter seule toute sa croix et d'en épargner à son prochain la peine, Léone différait à souhait d'une héroïne romantique. L'Ecole de 1830 a mal peint l'être humain aux abois. Musset excepté, elle faisait semblant de tout.

Léone était très instruite, disant par exemple, *un entrecôte*, comme on doit. Elle avait été parfaitement élevée. Et jamais bouche de femme n'a

prononcé tant de gros mots, qu'on ne peut citer.

Elle sentait qu'ils achevaient devant les connaisseurs, la preuve de son excellente éducation. Un chic de surcroît, insoutenable pour qui n'est pas de très bonne compagnie. Il lui plaisait de passer pour vulgaire dans le nouveau milieu que le hasard lui donnait, où nul ne pénétrait ces nuances, que moi, en qui elle reposait souvent de beaux yeux gris, d'un air de complicité.

Elle racontait aussi de ces terribles histoires vraies qui font pâlir les romanciers.

– J'aimais beaucoup ma tante, chez qui j'ai grandi. Elle était médecin et dirigeait une maison de santé. Elle est drôle, ce qu'on appelle drôle ici, un être rare. Et la vertu même... Je ne lui ressemble pas.

Elle avait eu un chagrin d'amour, ne s'en était pas consolée, et elle avait furieusement étudié pour oublier de souffrir.

Toute sa science ne l'empêche pas de croire ni de pratiquer ni de nourrir plus de scrupules qu'une vieille religieuse.

Pendant la guerre, elle a soigné – notamment, comme dit le colonel – un soldat blessé, beau garçon de vingt ans. « Jurez-moi que vous me sauvez ! » Elle a juré, bien qu'elle le sût perdu. Et, quand il s'est vu mourir, il répétait sans lever les yeux : « Vous aviez juré, vous aviez juré ! »

J'ai rencontré ma tante, il y a huit jours, avec de nouveaux cheveux blancs :

« « Te rappelles-tu, Léone, le pauvre petit, le pauvre enfant que j'ai trompé ? »

– Lorsque quelqu'un mourait, chez ma tante, l'on mettait le corps dans une salle réservée et on le cousait dans un drap. Vint une novice, une gentille petite sœur, belle comme un ange dans le cercle de sa guimpe empesée. Chargée de la besogne pour la première fois elle tremblait de la tête aux pieds. Pensez si elle était bien aise d'avoir fini !

Mais le mort bougeait, le mort se traînait derrière elle.

Elle s'évanouit.

Elle avait cousu son tablier avec le linceul.

– Lorsque j'avais sept ou huit ans, j'aimais à jouer à l'infirmière dans les salles, malgré la défense de ma tante.

Ma curiosité me faisait souvent gronder.

Je me rappelle un vieillard presque inconscient à qui la sœur me laissait donner sa bouillie.

Il me semblait plus enfant que moi. Je prenais la cuillère, je la mettais dans la pauvre bouche.

Un matin, la bouillie ne coulait pas. Une cuillerée, deux, trois, dans la bouche ouverte... Je disais à la bouillie (pour ne pas avoir l'air de commander, sinon aux choses) : « Coule, coule, mais coule donc ! »

La sœur accourut : « Petite sotte, tu ne vois pas qu'il est mort ? »

Ayant dit, Léone mettait ses grands yeux perplexes dans les yeux de l'auditeur. L'on entrait dans son amitié si l'on avait compris ce qu'il fallait : la misère de notre condition.

Lucette

OU LA GUERRIÈRE

Le 3 août 1914 elle a vu partir son mari, qui nest pas revenu. Elle a reçu un jour certaine lettre cérémonieuse de la mairie, et plate, imprimée en caractères de machine à écrire, un gribouillage pour signature.

Il y en a donc tant qui sont marquées sur les livres du deuil et de la mort !

Tandis qu'il vivait, il avait écrit des lettres gentilles et braves, cachant sa misère avec cette discrétion dans l'héroïsme qui a fait la preuve de leur race, fidèle à la poétique de La Fontaine. Lucette avait bien deviné qu'il ne disait pas tout, mais lorsqu'elle apprit dans quelles tranchées ils avaient passé le premier hiver, il y avait déjà longtemps qu'il était sous la terre. Elle ne pleurait plus tous les jours. Les pieds dans l'eau, ils ne pouvaient se dresser sans exposer leur tête aux balles des mitrailleuses. O larmes nouvelles, répandues tandis que l'être entier, cherchant à percer le premier brouillard de l'oubli, jure une éternelle fidélité !

Il était sergent. Il avait eu sa solde. Pourtant, elle s'était mise au travail et le comblait à se faire gronder. Cache-nez, mitaines, tabac fin, et la belle pipe G B D en racine de bruyère, Dieu merci, il n'avait manqué de rien.

Elle avait appris à tourner le fer, voyant avec plaisir les cylindres naître de la docile machine. Chacun, un obus. Leur nappe immense couvrant le sol rassurait l'imagination, enchantée de se figurer la gerbe soudaine de l'éclatement. On allait à la vérification les voir tout achevés, polis, brillants comme de monstrueux bijoux. Mais qu'on avait donc les mains sales, le soir, avec tous les pores dessinés, et quelle odeur que celle de l'huile de ricin sur le métal chaud !

De la chevelure à la bottine inégalable, Lucette prit vite l'habitude d'un certain luxe. *A passer pour reine*, dit la vieille chanson. Une promeneuse

des Acacias... S'il lui arrivait d'aller rêver le dimanche entre la Grande Cascade et le Tir aux Pigeons, elle y faisait bien, encore qu'il n'y eût alors personne pour l'admirer. Ne croyez pas qu'elle fût native de Paris. Les Parisiennes, il y en aurait peu. Paris dévore la plante humaine et toutes les régions de France fournissent à ce bûcher. Lucette était de Vicq en Gascogne, et très fière de son pays. Par exemple, qu'on y fit la meilleure pâtisserie du monde, d'un pur froment où le soleil a mis la main...

Ainsi parlait un poète qui travaillait à la même usine. Des services auxiliaires, il avait compté du premier jour dans un détachement d'ouvriers, comme ils étaient d'abord formés : l'artiste dramatique et l'avocat y abondaient. Maintenu dans sa position et dans son emploi, au moment des contre-visites et du retour des métiers, il avait fini par faire un décolleteur passable, qui se moquait de mon porte-plume. Il lui plaisait de faire un travail manuel et que ce fût celui-là, ayant ce joli nom.

– J'étais prédestiné. Psychologue, amateur de femmes et de vérités...

Il mettait une extrême bonne volonté à découvrir on ne savait quel rapport symbolique entre l'opération monotone et les délices, les pampilles, du bal, du boudoir et de la poésie. Une pointe d'acier posée sur le cuivre de la douille et ZZZ, dans un déchirement, le métal abandonnait un long ruban frisé, sa ceinture. Au moins, disait-il encore, mes mains impuissantes touchent à l'outillage de la guerre. Les armes ne me sont pas tout à fait inconnues.

Un trait, qui le fait mieux connaître. Lorsqu'il fut question, dès novembre 1914, je crois, que les mobilisés travaillant dans les usines, eussent un salaire, il s'indigna :

– Les autres se battent gratuitement.

– Ecoute donc. Je dois ma peau, comme tout le monde. Mais, mon travail ? Et tout ce que je sais ? Les officiers ont une solde. Pourquoi pas un tourneur ? Et enfin, laisse donc, si tu es riche n'empêche pas les autres de gagner leur vie.

Il sentit qu'il ne pouvait avouer sa pauvreté, sous peine d'être cru fou. Il s'émerveillait de la ressemblance du peuple à la bourgeoisie et de l'homme

à l'homme toujours pareil. Le peuple reconnaît les riches à la liberté de leur parole, et de cette façon il était millionnaire. Il se tut. Mais dans ce mouvement que fait sur l'entourage le regard d'un homme contredit, il surprit le regard de Lucette, confiant, adouci.

– Madame Lucette, vous l'aimiez bien votre mari ?

– Sûr... Et je ne comprends pas toutes ces folles.

– Chut ! Lucette. Elles ne sont pas si nombreuses, après tout. Les mêmes qu'avant, non ? Mais on le sait davantage.

– Elles auraient dû changer ! Comment font-elles, quand elles pensent au pauvre type ?

– Dites, Lucette, vous me voyez là, et j'ai honte...

Quand il avait su qu'elle avait perdu son mari, il lui avait donné un petit bouquet de violettes.

– Vous le mettez devant son portrait.

Un homme de l'escouade avait peint le sergent à la tranchée, l'épaule à la crosse du fusil sur le parapet. La barbe était blonde, en pointe, l'œil bleu. Elle avait cette image, la dernière, au mur de sa chambre, à la tête du lit.

Lucette habitait sur la hauteur, au pied du fort, la cime d'une haute maison. Les casernes du Mont Valérien la réveillaient de leur cliron, qui, traversant la nuit, lui rendait sensible l'image de la France armée pour garder les tombes et les berceaux. Elle était là aux frontières de Suresnes, aux bords des pavillons et des villas, entre les jardinets de roses, dont elle avait toujours quelque bouquet.

– Madame Lucette, il y a dans le Bois de Boulogne une longue trouée frémissante d'où vos coteaux sont visibles, et ceux de Saint-Cloud. Comme ils plaisent, lorsque la lumière couronne la verdure des feuillages et la pente des collines ! Je les ai contemplés, Lucette, à ne jamais les oublier, en septembre 1914. Vous ne saviez rien, et vous regardiez passer, sans vouloir craindre ni désespérer, vous regardiez passer dans la vallée les cavaliers hagards, les chevaux fourbus, et les fugitifs, – vous rappelez-vous ? – dans

leurs chariots désolés. Je savais que l'on se battait, que la bataille livrerait ou nous garderait le fleuve et les coteaux... Que la France était belle !

– Il faut bien qu'elle le soit. Comment supporterait-on qu'ils meurent ?

Une amie assistait toujours aux visites qu'il lui faisait, bien qu'ils sussent qu'ils n'avaient pas besoin d'elle. Il lui avait rapporté le conte (embelli) où la blonde Yseult et son chevalier sont obligés de dormir ensemble dans la forêt, et le chevalier avait mis entre eux son épée.

– Vous ne savez pas, le frère de mon mari est venu en permission. Quel fou ! Il a demandé ma main !

– Il faut l'épouser, Lucette. Est-ce qu'il ne lui ressemble pas ?

– Ah ! c'est ce que je ne veux pas...

Quand sur les sommets de Suresnes, l'orage grondait et que la haute maison de Lucette tremblait toute, isolée comme un arbre, elle poussait la vitre de sa lucarne et mettait la tête dehors, à la pluie et au vent. Les gouttes de l'eau aérienne tombaient sur son lit. Elle considérait les éclairs avec dédain :

– Oui, oui, faisait-elle. Vous pouvez venir ! Qu'est-ce que vous me feriez, dont je puisse avoir encore peur ?

Elle parle ainsi au bon Dieu, elle est effrayante, disait son amie.

Les nuits d'alerte, elle rayonnait. La façade tournée vers le mont, la maison regardait par les fenêtres de l'escalier les pentes descendantes et l'immense panorama de la ville. Sur Paris tout entier, le ciel dessinait une voûte prodigieuse, trouée par les fusées, divisée par l'errante lumière des projecteurs. Parfois un incendie. Le silence et l'ombre multipliaient le bruit du canon et l'éclat des bombes.

Elle n'était pas femme à se réjouir d'aucun malheur. Elle y aurait couru pour le soulager. Elle était seulement heureuse d'être, elle aussi, exposée. La guerre, au fond de laquelle il avait roulé, sonnait comme une tornade. Elle n'y perdait pas la raison. Elle lui confiait son cœur battant.

– Et si la femme est une bête, criait-elle, si je dois jamais céder, et dormir près d'un autre, je veux du moins ne pas l'aimer. Ce sera trop qu'il me plaise. Et si je ne puis pas l'estimer, tant mieux !

A vraiment parler, elle n'avait jamais été que plaisante, propre et agréable ; mais à la fin son âme, ces souvenirs, ce feu répandu et brillant dans sa personne, lui faisaient une beauté, qui, des nerfs passant au regard, transfigurait les traits.

De mai à juillet 1918, lorsque les Allemands menacèrent comme jamais et que Paris ne fut d'abord sauvé que par les escadres d'avions fermant la brèche, Lucette quasi folle, insultait les hommes.

Quatre ans, et nous en sommes là ! Est-ce qu'ils sont morts en vain ? Est-ce que vous n'allez pas tous partir et vous faire tuer ?

Déjà quand le canon à longue portée avait tiré et que l'on avait ordonné d'évacuer les fabriques, elle avait fait des siennes, refusant de s'en aller.

– S'ils viennent, j'en voudrais tuer deux, l'un pour le venger, pauvre homme, l'autre pour venger d'avance ma propre mort. Comment faites-vous pour ne pas comprendre, et vous moquer de moi ? Je m'y prendrais si bien que je pourrai disparaître à mon tour sans avoir été leur plaisir.

La victoire et la paix laissèrent une Lucette comme étonnée d'elle-même et de tout ce qu'elle avait découvert dans sa personne.

Celui qui vous a prise dans sa maison, Lucette, où la passion brille aujourd'hui comme entre des cendres une renaissante flamme, soupçonnera-t-il jamais, celui-là, que la chère femme, honneur du logis, a porté, caché et oublié, le cœur d'une héroïne ?

Miss

OU LA REBELLE

C'est elle qui parle, une petite blonde hâlée, avec des yeux couleur de pervenche, (je ne trouverai pas mieux).

– Je ne peux pas voir pleurer une veuve sans avoir moi-même envie de rire. Oui, parce que je pense à ma mère. Oh ! ai-je envie de me récrier, vous pleurerez jusqu'à deux heures, et à trois vous vous remarierez... Je suis fille d'un capitaine irlandais. A sa mort, ma mère ouvrit à Jersey une boutique d'épices et de confitures. J'étais heureuse. Je jouais, je l'aidais et, la nuit, je dormais dans sa chambre. Mais un matin, ma mère, qui avait déjà pleuré toutes ses larmes, dit à la domestique : « Vous ferez du feu dans la chambre de miss ». Pourquoi ? Je demandai pourquoi. Et ma mère répondit qu'elle se mariait à quatre heures. Je ne dis rien. J'étais deux fois jalouse, pour mon compte et pour celui du pauvre père... L'autre homme buvait affreusement, et quand il avait trop bu ma mère l'enfermait. Je l'écoutais dormir à travers la porte. Quand il avait fini, il frappait et on lui ouvrait et il était plein de honte, jusqu'à l'autre fois... Un jour il me donna deux soufflets. Je ne dis rien. Mais à quatre heures du matin je partis, je n'avais que deux combinaisons et une bonne robe. On crut à Jersey que je m'étais jetée à l'eau et l'on fit payer les recherches à ma mère. J'étais à Londres depuis plus d'un an et j'avais étudié six mois dans un hôpital pour être nurse, quand un détective m'arrêta dans la rue. « Pardon, êtes-vous miss D...? – Yes. – Bien. Vous devrez me suivre, s'il vous plaît. » Au bureau de la police, je vis que tout le monde me donnait raison. On me reprocha seulement d'être partie mineure et d'avoir fait croire que j'étais morte. Pardon, disais-je, je n'ai pas *fait* croire. On voulait me renvoyer à la maison

et je répondais que j'étais une honnête fille et que je gagnais ma vie et qu'il m'était égal de retourner à Jersey. Dans quinze jours, disais-je, je serai majeure et je partirai de nouveau. Alors, on me laissa et l'on ne sut rien chez moi. Mais du moment que je passai pour morte, ma mère prit une grande somme d'argent qui était à moi, plus de cinq mille livres, et les donna à l'autre homme pour les boire. Ainsi, je n'ai plus rien, je n'ai plus de famille et plus d'argent. Je n'ai plus d'église, non plus. Ma mère allait jouer de l'orgue à l'église, jusqu'au jour où elle m'a dit qu'elle se remariait. Je dois apprendre aux petites filles à devenir des ladies, et je n'en serai jamais plus une moi-même, et un jour ou l'autre je me laisserai tromper pour être plus malheureuse encore, mais heureuse un moment.

Suzanne

OU LA POLITIQUE

L'air de rien. Un petite tête blonde aux traits réguliers, achevant un corps dont le vêtement laisse peu deviner la beauté parfaite mais délicate. Tout ce qu'une fille de vingt ans peut avoir de grâce sans aller jusqu'au caractère. Et cette fillette à la douzaine a déployé, d'abord confiée à son seul miroir, une politique mazarine. Rien de physique ne trahit sa force que, par éclairs,

le regard du génie. Mais personne ne va le chercher là, et moi qui parle ainsi j'ai l'air de vouloir en imposer.

Elle a grandi entre une mère avaricieuse et un père malchanceux. Dans ses affaires, dans son ménage. La mère, quand les revenus du mari ne permirent plus de subsister, prit en pension un célibataire riche, leur cousin. Et, petite fille, Suzanne l'aimait assez. Il avait des bonbons, faisait rire. Elle le prit en grippe un jour, par une révélation de l'instinct, tandis qu'elle se mettait à aimer son père, jusqu'à ce qu'il régnât enfin sans partage dans son cœur filial.

Il revenait chaque soir fatigué d'un travail imbécile et les yeux vagues. Il parlait peu, abîmé dans ses souvenirs, dans la cruelle comparaison de son ambitieuse jeunesse et de ce que l'âge lui avait apporté. Il cachait, même à sa fille, le secret de sa déception. Il se taisait, même avec elle. Les cheveux gris, la barbe grise, un peu voûté, presque invisible.

Elle n'osa jamais lui avouer combien elle l'aimait. L'air de la maison, la muette tra gédie, la constante présence de l'étranger, rendaient impossible toute parole de l'âme. Mais elle guettait son retour quotidien. Mais, grâce à elle, pour dire les choses, il trouvait des pantoufles chaudes ; grâce à elle, ses vêtements étaient brossés. La mère pensait obscurément qu'un tel homme, ayant si mal réussi, n'avait plus droit à rien, qu'à vivre, à peine...

Suzanne avait à elle quelques trente ou quarante mille francs que sa mère gérait. Elle aurait voulu dire à son père :

– « Prends-les. A toi d'en disposer, qui es le vrai maître. Je ne veux plus que tu aies cette mine qui me serre le cœur, je ne veux plus que tu gardes ta pipe éteinte dans la bouche pour dépenser moins de tabac, je ne veux plus que tes vêtements luisent. Fais ce qu'il faut. Ose. Agis. Commande. »

Elle-même couchait dans l'antichambre sur un petit lit de domestique, chaque soir déplié, refermé chaque matin, bien que l'appartement eût quatre pièces, dont la plus belle au pensionnaire. Lorsqu'elle considérait, le jeudi, sa mère bien carrée dans les fauteuils du salon dérisoire, elle avait envie d'y rouler à grand bruit sa petite cage à dormir, en criant :

« Et voilà mon lit ! voilà mon lit 1 »

Majeure, elle balança de demander des comptes à sa mère, craignit que son père en dût pâtir et qu'il fût même obligé de lui donner tort. Elle décida qu'elle travaillerait du moins, elle aussi. Aucune opposition, sinon pour la forme, et pour obtenir qu'elle livrât le salaire de chaque mois entre les mains maternelles. Le père s'assombrit encore, ce qu'on n'aurait pas cru possible. Trop satisfaite de ne plus être à la charge des autres, elle étala son argent avec joie. Puis, elle apprit à tricher sur sa guelte, – et ici commence l'autre vie de Suzanne.

Elle n'avait plus peur que de la seule pauvreté, et ne se rendit pas exactement compte de ce qu'elle accepta par degrés. Un homme lui plut, qui avait quarante ans, qui était riche, qui était marié, qui avait des enfants. Il mit entre ses mains la clef d'un monde enchanté où tout paraît facile, riant, sans danger. Où les actions, une à une sans conséquence, la dernière suscite, à la place de la petite fille trop hardie, une femme, si belle, si parée, si enivrée, qu'à peine elle a conscience et sentiment d'elle-même.

L'on ne sait pas trop de quelle manière Suzanne aimait son amant. Ce n'était pas passionnément, puisqu'elle demeurait des jours entiers sans le voir, ni paraître en souffrir. C'était assez, puisqu'elle lui avait tant sacrifié. C'était beaucoup, puisqu'elle ne l'aurait pas trompé et qu'elle pensait à lui tendrement. C'était bien peu, puisqu'elle osa concevoir, avec une audace incroyable, une intrigue telle, qu'un autre homme, bien qu'il y fût joué, aurait pourtant le droit d'user à son gré du beau corps abandonné.

L'amant souffrit le partage, il en souffrit d'abord l'idée. Un pauvre homme, en dépit de son argent. Et vous pouvez vous récrier. La vie n'est pas moins compliquée que ce que j'en rapporte.

Suzanne avait cessé de travailler, à l'insu de ses parents. Elle quittait tous les matins leur domicile et passait la matinée *dans les musées*. Elle déjeunait en garçon, évitant les restaurants où ses camarades se retrouvaient, non par ingratitude, mais par prudence. Une foule de mensonges au jour le jour, adroitement combinés. L'après-midi, elle courait les magasins et les thés ; parfois, une promenade au bois.

Elle sentait que cet arrangement ne pouvait durer et rêvait de louer une chambre où elle passerait la journée à lire, à apprendre une langue étrangère, à regarder briller le ciel ou la pluie rayant les vitres. Elle était contrainte, aussi bien, de ne se parer que sobrement, ayant du goût et trop de jeunesse toutefois pour chasser tout regret lorsqu'elle renonçait à certaine fantaisie qui alliât l'éclat à la beauté. Elle devait cacher aux siens le prix des choses simples et de grande marque qu'elle achetait, et cette éternelle machination lui pesait parce que son père en était la dupe. Une tristesse plus grande s'emparait d'elle quand son ami l'avait pressé d'en finir, de quitter ses parents, de vivre seule et qu'elle se rappelait soudain l'une des chansons puériles dont son père l'avait bercée : « *Cinq sous, cinq sous, pour monter notre ménage... Cinq sous, cinq sous, comment ferons-nous ?* » Le soir quand il semblait plus particulièrement triste, elle la jouait d'un doigt au piano, pour qu'il tressaillît. Elle sentait qu'elle ne savait plus sourire.

Enfin elle imagina de plaire à un grand garçon qui fréquentait chez elle et de s'en faire épouser. Elle mena tout son monde où elle voulait, telle était sa puissance ; et il y a ainsi quelques semaines de sa vie toutes pleines dans sa mémoire d'un affreux mensonge et de l'image d'une femme couchée en deux lits.

Ce n'est pas à présent qu'elle est malheureuse, ayant aimé son jeune mari et oublié l'autre. Elle le sera dans quelques années, lorsque, sortant du vertige de sa jeunesse, elle fera sur elle-même un retour. Quand toute la volonté d'une âme ne pourra plus rien contre une faible et misérable voix, la honte.

Achevé d'imprimer le 28 Février 1923,
sur les presses de l'Imprimerie Alençonnaise,
11, rue des Marcheries, 11
Alençon (Orne)

COLLECTION *LES SOIRÉES DU DIVAN*

VOLUMES A PARAÎTRE :

ALEXANDRE ARNOUX :

Petite Lumière et l'Ourse

JEAN-LOUIS VAUDOYER :

Ombres portées

GILBERT CHARLES :

Apprentissage

P.-J. TOULET :

Les Demoiselles La Mortagne

ETC.

On souscrit à la première série complète de huit volumes au prix de 25 francs le volume sur papier vélin de Rives, et 10 francs le volume sur bel alfa vergé.

Les exemplaires sur Japon sont tous souscrits.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Passantes

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9692256f>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. Dédicace
3. Avertissement
4. Passantes
 1. Fiction, en préambule
 2. L'Inconnue
 3. Les Épingles
 4. Le Diapason de Carmen
 5. La Silencieuse
 6. La Sotte
 7. Sourire
 8. Le Regard
 9. Perle
 10. La Lampe
 11. Jeune Fille
 12. Amérique
 13. L'Amour mouille
 14. L'Imparfait du subjonctif
 15. Les Épingles
 16. Apprentissage
 17. Ressemblance
 18. Les Soleils
 19. Le Bonnet
 20. Dialogue
 21. Discours à la même
 22. L'une et l'autre
 23. Paris
 24. Espagne
 25. Palillos

26. Russie
27. Cinéma
28. Italie
29. Le Piano dans la cour
30. Crayons
 1. II
 2. III
 3. IV
 4. V
 5. VI
 6. VII
 7. VIII
31. La Patte
32. Chansons
33. Eve
34. Babette
35. Bouche-Bée
36. Coquetterie
37. Reine
38. Métro
39. Le Ramier
40. Le Mica
41. Abrégé
42. Confidence
43. Hiéroglyphe
44. Autre Confidence
45. Retour de l'Inconnue
5. Amazones
 1. Léone OU LA PHILOSOPHE
 2. Lucette OU LA GUERRIÈRE
 3. Miss OU LA REBELLE
 4. Suzanne OU LA POLITIQUE
6. À propos de cette édition numérique